

Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Antalya - Montréal

3 YTL - 1,70 euro

N° ISSN : 1305-6476

Le journal francophone de la Turquie - numéro 17, Septembre 2006

Un accès facile vers le monde entier: GeoPostYurtiçi...



www.geopostyurtici.com.tr



Un coin d'Istanbul



Kasım Zoto

Il a su réunir le confort d'aujourd'hui et l'atmosphère du passé dans le décor, aussi bien intérieur qu'extérieur de son l'hôtel...

Page 4

Création



Gönül Paksoy

Son secret réside dans l'origine de ses tissus : l'époque dorée de l'Empire ottoman.

Page 9

Littérature



Daniel Rondeau

Éditorialiste au journal l'Express et auteur de livres d'histoire, de romans, c'est un passionné d'écriture.

Page 3

Il n'y a pas de vainqueur dans une guerre

Hüseyin Latif, notre directeur de la publication et auteur du roman « D'après toi, qu'est-ce que l'amour ? » s'interroge sur « la guerre ».



Il y a encore quatre mois, je m'entretenais avec un diplomate en vue de la beauté et du rayonnement de Beyrouth. Notamment de la mer qui est tellement belle sur les

côtes libanaises. Toute notre enfance, nous avons connu la guerre civile au Liban et la guerre au Moyen-Orient. Il y avait aussi la guerre du Vietnam. Dans le journal du soir que nous écoutions à la radio, la guerre du Vietnam occupait une place importante.

Un jour, la guerre s'est enfin achevée au Vietnam. Par la suite, on connut des guerres régionales plus ou moins longues. Une des plus cruelles fut le conflit Iran-Irak.

Nous ne voulons pas parler ici des causes de la guerre, chercher qui a raison, qui a tort. Ce que nous voulons raconter, c'est la vie dans la guerre, la mort d'êtres humains, les enfants qui n'ont plus de toit... Quelque temps après, la guerre Iran-Irak s'est achevée à son tour. Mais ensuite, c'est l'Irak qui a envahi le Koweït. Et on connaît la suite...

Bien sûr, nous n'oublions pas non plus tout ce qui a été vécu dans les Balkans, les conflits en Afrique, les migrations forcées. Bref, nous sommes contre toute sorte de guerre, où qu'elle soit et pour quelque raison qu'on la fasse. Qu'elle soit menée avec des armes conventionnelles, qu'elle



Abdullah Gül



Michèle Allot-Marie



Philippe Douste-Blazy

Les artisans de la paix au Liban

soit appelée guerre civile, même si on prétend qu'elle est faite au nom des droits de l'homme, de la défense de la démocratie, ce ne sont que des paroles prononcées pour donner raison à des fractions déterminées, pour des raisons déterminées.

La guerre menée contre le terrorisme, qui avait duré des années au sud-est de la Turquie et qui s'est réveillée ces derniers mois, a causé la mort de milliers de nos hommes et a coûté cent milliards de dollars. Elle a suscité une haine justifiée dans la population turque. C'est pour cette raison que la population turque sait très

(lire la suite page 2)

Une rentrée pleine d'espoir

Nous abordons une nouvelle rentrée et vos soutiens et encouragements continuent plus que jamais, et je tiens vous en remercier. Une



*Mireille Sadège

bonne nouvelle : notre comité de rédaction s'est de nouveau agrandi et accueille désormais en son sein Jean-Marie Laouënan, le président de la Chambre de commerce française en Turquie et Jean-Michel Foucault le directeur de TAB tourisme. Tous les deux connaissent la Turquie depuis très longtemps et l'apprécient au point de s'y être installés et d'y travailler. C'est une grande joie de les compter parmi nous.

(lire la suite page 3)



Marilyn, la Dernière séance

Bert Stern



(lire la suite page 15)

Le 14 juillet



*Haydar Çakmak

Le 14 juillet est sans nul doute un jour très important pour le peuple français. Durant les années (1979-1994) pendant lesquelles j'ai vécu en France, j'ai été témoin de l'enthousiasme des Français quand ils célébraient leur fête nationale. Comme on le sait, lors des fêtes nationales

(lire la suite page 2)

Impasse dans la structure politique de la Turquie et rêves ayant trait à l'UE

Rencontre avec İlhan Kesici, politicien d'avenir, intellectuel franc et brillant qui nous parle des institutions politiques en Turquie, de la complexité des rapports avec l'Union européenne et de la possibilité pour la Turquie d'intégrer ou non cette communauté dont elle s'inspire depuis très longtemps.

Des discussions ayant trait à l'unification agitent ces derniers temps les partis de droite. Vous êtes un politicien expérimenté ; que pouvez-vous en dire ?

Les structures et les institutions politiques de la Turquie sont devenues désuètes. Les bases de notre organisation étatique et de notre structure politique ont été établies



İlhan Kesici / Hüseyin Latif

au début du 20^e siècle et cela se poursuit ainsi. Or, à présent, tout a changé. On peut parler d'un monde qui se globalise ou d'un monde qui s'oriente vers l'intégration dans le 21^e siècle. À cet égard, on ne peut pas nier que la Turquie a vieilli. Les institutions les plus obsolètes de la Turquie sont essentiellement les institutions politiques. La Turquie possède de bien meilleurs médecins, journalistes et avocats qu'à la fin du

(lire la suite page 7)

Un nouveau tourisme en Turquie

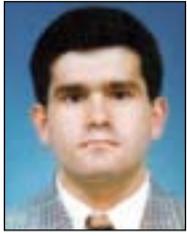
Jean-Michel Foucault a découvert la Turquie en 1969. Par la suite, il monta un spectacle sur Nazım Hikmet, le célèbre poète turc, aidé par une amie turque, la journaliste Leyla Vekilli et le peintre Abidin Dino. Après plusieurs séjours en Turquie, il finit par s'y installer définitivement pour se consacrer à la promotion d'artistes turcs comme Esin Afşar... Aujourd'hui, il fait venir des groupes et fait la promotion de ce pays. Comment a-t-il adopté ce pays, que pense-t-il des Turcs et de leur image en France ?



Jean-Michel Foucault

(lire la suite page 6)

L'UE est indécise au sujet de sa Constitution



*Ercüment Tezcan

Le sort de la Constitution de l'Union européenne, élaborée avec de grands espoirs et moyennant environ 11 millions d'Euros, est encore bien indéfini. L'avenir de la Constitution, qui a été signée à Rome le 29 octobre 2004 et dont la phase d'approbation s'est déroulée sans problème, avait sombré dans une grande incertitude à la suite des résultats négatifs obtenus lors des référendums réalisés l'année dernière le 29 mai et le 1er juin en France et aux Pays-Bas. Suite à cet événement, un groupe de pays membres parmi lesquels se trouve le Royaume-Uni qui assure la présidence de l'UE, avaient déclaré qu'il avaient suspendu la phase d'approbation de la Constitution. Toutefois, malgré cela, certains pays tels que le Luxembourg et l'Estonie avaient indiqué qu'ils allaient continuer la procédure d'approbation et ont approuvé la Constitution après cette période.

À l'heure actuelle, il semblerait que la date de déclaration figurant dans les annexes de la Constitution, et destinée à conclure la phase d'approbation dans une période de deux ans, ne corresponde pas à celle de novembre 2006. Bien qu'un certain nombre d'hypothèses aient été avancées au sujet de l'avenir de la Constitution dans les périodes qui suivent, une proposition de solution concrète n'a toujours pas été

apportée. La présidence autrichienne avait également inscrit dans son agenda ce sujet important. Ainsi, l'article qui était à l'ordre du jour le 26 mai 2006 devant les ministres des Affaires étrangères réunis dans un monastère des environs de Vienne, était « comment faire cesser l'incertitude au sujet de l'avenir de la Constitution ». Signalons tout de suite qu'aucune solution concrète n'a été obtenue à ce sujet lors de cette réunion. Autrement dit, l'UE a donc fait son choix dans le sens d'une adoption de la Constitution au fur et à mesure du temps. En conséquence, des résolutions ont été prises quant au fait qu'il ne faut pas se hâter et que la réflexion avait besoin d'un délai supplémentaire d'un an. Selon les accords conclus, l'Allemagne, qui va assurer la présidence durant la première moitié de l'année 2007, va apporter une proposition concrète au sujet de l'avenir de la Constitution. Par ailleurs, les sources diplomatiques précisent que l'élection présidentielle qui aura lieu en 2007 sera un critère déterminant. Autrement dit, après, il sera enfin possible de parler plus aisément de l'avenir de la Constitution. Toutefois, il n'y a rien de net concer-

nant le sort de cette proposition. Ursula Plassnik, ministre autrichienne des Affaires étrangères, en affirmant que le plus important était d'éviter l'immobilité au sujet au sujet de la Constitution, affirmait que la proposition que l'Allemagne va apporter constituerait un pas vers l'avenir de la Constitution. Par ailleurs, Mme Plassnik affirmait qu'il faut du temps et de la patience au sujet de la Constitution et de l'avenir de l'UE, et que l'opinion publique n'est pas encore complètement prête concernant la Constitution.

Actuellement, on entend dire que la date éventuelle d'entrée en vigueur de la Constitution serait l'année 2009. Sur ce point-là, il subsiste également une série de problèmes d'ordre juridique. Va-t-il y avoir un changement quelconque dans le texte de la Constitution approuvé par les 15 pays membres et refusé seulement par deux autres pays membres ? Si le moindre changement a lieu, il faudra alors faire recommencer la

phase d'approbation. Sur ce point-là, la proposition du ministre allemand Frank-Walter Steinmeier d'évoquer sous un autre nom mentionné en dehors de la Constitution en changeant uniquement le titre de la Constitution n'est guère considérée comme satisfaisante. Car ceux qui ont refusé la Constitution avaient affirmé qu'ils n'en avaient pas voulu non seulement

en raison de son nom mais en raison également de son contenu. Se pose alors le problème de la manière de persuader l'opinion en France et aux Pays-Bas sans toucher au texte soumis aux voix des 15 pays membres. Cependant, il existe également ceux qui veulent que l'on ne touche pas au contenu de la Constitution. La ministre française des Affaires européennes, Catherine Colonna, a affirmé que pour que la phase à durée indéfinie puisse se poursuivre, on ne devait pas toucher au contenu de la Constitution.

Comme on peut le constater à partir également de toutes ces évolutions, le sujet ayant trait à l'avenir de l'Union européenne préserve son incertitude et celle-ci va probablement se poursuivre encore un certain temps.

Le 26 mai 2006, l'UE a fait son choix dans le sens d'une adoption progressive de la Constitution au fur et à mesure.



*Ercüment TEZCAN

Maitre de Conférence à l'Université de Galatasaray
Département des Relations Internationales

Le 14 juillet

(Suite de la page 1)

en Turquie, la participation de la population est très faible et on ne rencontre guère d'enthousiasme populaire. Ces commémorations sont empreintes d'un sérieux inutile et excessif propre aux actions de l'État alors qu'en France et dans les autres pays occidentaux, la participation de la population est encouragée. Bien que ces dernières années certains maires essaient d'assurer la participation de la population aux fêtes nationales en organisant des concerts publics, on est encore loin d'arriver à l'enthousiasme que l'on rencontre en Occident. L'événement qui m'a amené à faire cette comparaison est la réception organisée à l'occasion du 14 juillet par l'ambassade de France à Ankara. Cette journée importante qui a rappelé la grandeur de la République, a permis aux vieux amis de se rencontrer.

Bien qu'on habite à Ankara, on n'arrive pas à rencontrer la plupart de nos amis. Ces réunions sont des occasions de raviver les amitiés. Mais là n'est pas mon propos. Lorsque je me suis rendu à l'invitation de l'ambassade de France au soir du 14 juillet, tout m'a paru familier. Nous avons commencé à déguster les délicieux fromages accompagnés de ces bons vins français et nous nous sommes souvenus de notre vie en France et de ces saveurs qu'on connaît et qu'on aime. À l'occasion de leur fête nationale, nous avons partagé l'enthousiasme de nos amis français. Nous nous sommes rappelés nos

amis que nous avons laissés en France et nous avons compris que la France nous manquait. La réception était impeccablement préparée et, bien qu'il y ait beaucoup de monde, le service s'est effectué sans le moindre incident. Les invités ont dansé avec enthousiasme sur de superbes musiques turques et françaises et ont célébré la fête nationale française. On pouvait voir de nombreux hommes politiques dont l'ancien président de la République Süleyman Demirel et le ministre de la Justice et porte-parole du gouvernement Cemil Çiçek. On pouvait également croiser de nombreux

invités du monde universitaire, artistique et commercial. Il faut aussi signaler la présence de nombreux jeunes et, en voyant la grande part prise par ces jeunes gens et jeunes filles dans des célébrations, on comprenait que ce choix avait été fort judicieux. Je félicite et je remercie Monsieur l'Ambassadeur Paul Poudade d'avoir fait vivre aux amis de la France cette journée magnifique. Le premier Conseiller de l'ambassade de France, l'honorable et très active Madame Élisabeth Barsacq a quitté Ankara et nous lui souhaitons beaucoup de réussite et de bonheur dans sa vie. Nous adressons nos vœux de bienvenue au nouveau conseiller, Monsieur Antoine Anfre, et nous lui souhaitons beaucoup de succès.

*Prof. Dr. Haydar Çakmak
Professeur à l'Université de Gazi

Lors des fêtes nationales en Turquie, la participation de la population est très faible et on ne rencontre guère d'enthousiasme populaire.

Il n'y a pas de vainqueur dans une guerre

(Suite de la page 1)



*Hüseyin Latif

bien ce que c'est que la guerre. En résumé, la guerre c'est la guerre. La guerre c'est la mort. La guerre c'est la ruine financière. Bref, il n'y a pas de vainqueur dans une guerre.

La guerre est un crime contre l'humanité. Nous ne comprenons pas qu'au Liban et en Israël les partisans puissent circuler en faisant le signe de la victoire. Nous trouvons cela absurde. C'est

comme un malade mental qui se promène, ignorant de sa maladie et qui se croit très doué. Dans la guerre il n'y a pas de vainqueur mais que des perdants.

Maintenant venons-en à l'après-guerre : La résolution 1701 du Conseil de Sécurité de l'ONU rédigée par la France et les États-Unis et qui prévoit un déploiement militaire pour assurer une paix durable dans la région a été votée à l'unanimité le 11 août.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, on sait que pour pouvoir appliquer la décision du Conseil de Sécurité de l'ONU, on a

besoin des forces humaines de deux grands États. L'un de ces États est la France qui est le leader politique de l'UE et l'autre, le pays fort du Moyen-Orient, est la Turquie. Nous tenons notre force de nos attaches historiques et du slogan de Mustafa Kemal Atatürk : « Paix dans la Patrie, Paix dans le Monde ». Mais nos conditions sont aussi très claires : nous ne voulons pas aller au Liban pour faire la guerre mais pour que la paix devienne permanente. Le ministre des Affaires étrangères français Philippe Douste-Blazy pense la même chose, de

même que Michèle Alliot-Marie, sa collègue de la Défense.

D'ailleurs, dans le discours qu'elle a prononcé au soir du 16 août sur France 2, Michèle Alliot-Marie a déclaré : « Quand on envoie une force sans que sa mission soit très précise, sans que ses moyens soient adaptés ni suffisamment importants, cela peut se transformer en catastrophe, y compris pour les militaires. »

*Dr. Hüseyin Latif
Maitre de Conférence à l'Université de Beykent
Docteur de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris III

Daniel Rondeau : un passionné de littérature et d'Istanbul



Daniel Rondeau

Éditorialiste au journal l'Express et auteur de livres d'histoire, de romans et de publications engagées politiquement, Daniel Rondeau est un passionné d'écriture. Dans une trilogie, il fait le portrait de trois villes : Tanger, Alexandrie et Istanbul où il célèbre la Méditerranée. Il a écrit également les textes d'un livre consacré à Istanbul qui se situe au croisement de deux regards, celui d'un photographe et celui d'un écrivain ; ensemble, ils racontent le roman caché d'Istanbul. Rencontre avec cet auteur hors du commun.

Est-ce comme journaliste ou comme écrivain que vous avez débuté votre carrière ?

Je n'ai pas commencé en tant que journaliste ; mon premier essai a été un livre d'histoire qui s'appelle *Chagrin lorrain*. J'avais passé quatre années à travailler en usine et j'ai voulu écrire un livre d'histoire sur les ouvriers. J'ai eu la naïveté de penser que je pouvais écrire un livre d'histoire sans être historien. Néanmoins, il a été unanimement salué par les historiens du mouvement ouvrier comme un bon livre et fait aujourd'hui référence. Mon deuxième livre fut un roman. C'est dans l'histoire que j'ai décidé de raconter des vies. J'ai ainsi choisi d'entrer en littérature par la porte de l'histoire. Les premiers pas sont importants et l'histoire est toujours restée présente, que ce soit dans mes romans ou dans mes récits. Et dans mes portraits de villes, c'est aussi la quête que je poursuis, c'est à dire celle de ce qui n'est plus mais qui pourtant demeure. Après, j'ai fait du journalisme, mais j'ai toujours considéré que le journalisme était pour moi une parenthèse, une école. Le journalisme m'a beaucoup apporté en expérience du monde et de la réalité, mais l'essentiel pour moi a toujours été mes livres.

D'où est venue l'idée de trois portraits de villes ?

Je crois qu'une grande partie des Européens portent en eux une part de l'Orient, qui est un Orient caché, mais qui fait partie de leur histoire et qui leur est venue par la religion. Catholique, juif, on pense souvent que le christianisme est une religion

occidentale alors que c'est vraiment une religion orientale. Une part de l'Orient a fécondé nos cœurs et nos imaginaires depuis le Moyen Âge jusqu'à maintenant et je l'ai souvent ressenti. Quand je me suis rendu pour la première fois à Tanger, j'ai eu un coup de cœur pour cette ville. J'ai écrit le

premier livre sur Tanger qui est une sorte de révélation pour moi sur la Méditerranée. Et lorsque j'écrivais ce livre sur Tanger, qui est la porte d'entrée de la Méditerranée, je pensais à la porte de sortie qui est Alexandrie. J'ai ensuite fait le voyage à Alexandrie et, quand j'y étais, je songeais alors à Istanbul. En fait, mon idée était de raconter ces trois portes. Et je vais continuer ce pèlerinage méditerranéen, car c'est quelque chose de très important pour nous, pour l'Europe, c'est une part de nous-mêmes. Maintenant, je vais continuer et essayer de raconter une autre époque, à cheval entre deux millénaires, les villes petites ou grandes de ce pourtour méditerranéen. La prochaine ville sera Carthage en Tunisie.

En combien de temps et comment avez-vous écrit le livre sur Istanbul ?

D'abord je lis beaucoup de livres pour m'imprégner du sujet et ensuite je vais explorer la ville seul afin d'essayer de comprendre comment elle s'organise et c'est parfois très compliqué, j'ai eu souvent du mal. Istanbul compte quinze millions d'habitants et vous pouvez marcher pendant des heures sans rien comprendre. Je me suis laissé happer par le Bosphore durant mes premiers séjours. C'est un lieu magique d'une beauté dont je ne me lasse pas. Istanbul a été le but d'une série de voyages pendant sept ans. Mon livre sur Istanbul n'est pas passéiste, je cherche ce qui du passé est encore là, mais aussi comment cela se mêle au présent.

Quelle est la singularité d'Istanbul d'après vous ?

L'énergie. Ce qui est impressionnant et stupéfiant dans cette ville, c'est l'énergie permanente, dans le travail, dans la fête, sur le Bosphore le samedi soir. C'est réjouissant

d'ailleurs de voir ces gens qui travaillent et qui sont très solidaires. J'y étais durant la crise économique et j'ai pu constater comment la solidarité familiale s'organisait, mais cela n'empêchait pas de voir toutes les tavernes se remplir les jeudis, vendredis et samedis soir dans les quartiers et lieux populaires. Je dirais qu'Istanbul présente un aspect de New-York orientale.

Qu'est-ce que vous aimez le plus dans cette ville ?

Ce que j'aime le plus, c'est tout de même le Bosphore.

Ce livre a-t-il été traduit en turc ?

Il va l'être prochainement.

Vous dites « ce qu'on défendait à

Sarajevo, c'était l'idée d'un cosmopolitisme en Europe ». Croyez-vous que cela soit encore vrai de nos jours ?

Je crois que les Européens ont un gros problème avec l'Europe. Ils ont construit une Europe économique pour des raisons que l'on peut comprendre au départ, je ne critique pas la situation d'origine. Ce que je critique, c'est la situation d'aujourd'hui. Durant le cheminement, il a fallu gommer l'histoire, car l'Europe, c'est d'abord la réconciliation franco-allemande, donc il a fallu oublier le passé. Mais je crois qu'une fois la réconciliation acquise, on ne peut pas faire l'économie d'une interrogation, car l'Europe c'est comme une personne, il faut savoir qui l'on est, d'où l'on vient. Sinon on a des problèmes de comportement et aussi des problèmes avec des autres. Avant de vouloir aborder les relations entre la Turquie et l'Europe, je pense qu'il faudrait d'abord régler les problèmes avec nous-mêmes, Européens. Or, aujourd'hui, c'est le trou noir ; l'histoire, la mémoire, tout cela s'est effacé, y compris nos origines judéo-chrétiennes. C'est pour cela que les relations se brutalisent avec la Turquie car, en réalité, elles sont le révélateur d'autres difficultés plus cachées. Le problème n'est pas la Turquie, mais c'est nous.

Concernant la construction de l'Europe, nous ne pourrions pas faire à 25 ce que nous n'avons pas pu faire à 15. Nous sommes face à un problème structurel, de construction même de l'Union qu'il faut régler. Il faut prendre conscience que l'élargissement sans fin n'est pas possi-

ble. On peut construire un grand marché monétaire ou une zone de stabilité politique fondée sur le marché, mais ceci n'est pas forcément une construction solide, faite pour durer. Fallait-il élargir l'Europe à 25 pays ? Je ne sais pas, ce n'est pas sûr... En tout cas, pour l'instant, l'Europe est en panne.

Vous dites « je me demande également si la Turquie a un réel intérêt à faire partie de l'Europe, je n'en suis pas si sûr. »

Qu'entendez-vous par là ?

C'est une question que je me suis posée et non pas une affirmation. En fait, l'Europe traversant une période de crise et de doute qui risque de se prolonger, je me demande si, pendant ce temps-là, la Turquie ne peut pas devenir un pôle très important dans tout ce bassin moyen-oriental qui est laissé à l'abandon, aux divisions et aux guerres. En effet, dans ce contexte régional, on s'aperçoit que la Turquie représente quelque chose d'incroya-

blement fort et en développement rapide. C'est une puissance avec laquelle il va bientôt falloir compter. Aussi, je me dis qu'elle a sûrement un rôle important à jouer, d'autant plus qu'elle est animée d'un dynamisme économique saisissant.

Pour conclure, avez-vous quelque chose à dire au sujet d'Istanbul ?

La seule ville qui me manque vraiment c'est Istanbul. Hélas, étant pris par les livres et les nouveaux projets, je ne voyage jamais pour mon plaisir mais pour écrire. Pourtant, même si je ne suis pas touriste, je suis capable d'aller passer trois jours à Istanbul pour ne rien faire.

Propos recueillis par Mireille Sadège

Une rentrée pleine d'espoir

(Suite de la page 1)

Cet été a été riche en rencontres ; nous avons ainsi eu l'occasion d'interviewer des personnalités remarquables comme le grand acteur du cinéma français Philippe Noiret ; l'ambassadeur du Canada son Excellence Yves Brother ; l'écrivain et journaliste Daniel Rondeau ; deux brillants hommes d'affaires Ahmet Özatacan et Jean-Michel Foucault ; une amoureuse de l'histoire, Mme le professeur Elisabeth du Réau ; Jean-Marc Delaunay, directeur de l'UFR des études européennes à la Sorbonne ; Sylvie Matelly, experte des questions économiques à l'IRIS ; une passionnante journaliste, Leyla Vekilli et son excellence Avni Karshoğlu, chargé de la région Caucase au sein du ministère des Affaires étrangères de la Turquie. Vous

lirez ces entretiens dans ce numéro et ceux à venir.

Il serait difficile de finir cet éditorial sans parler du Moyen-Orient. Tout au long de ces vacances, la situation dans cette région s'est tendue encore plus et l'on commençait à craindre le pire. Mais grâce à d'intenses efforts diplomatiques, dont ceux de la France, un cessez-le-feu a pu intervenir. Maintenant il va falloir le gérer et le transformer en une paix durable. La tâche qui s'annonce ne semble pas facile, mais il va de l'intérêt de tous de mettre fin à ce conflit et plus généralement d'instaurer la paix et de stabiliser cette région. En tout cas, c'est notre souhait le plus profond.

**Mireille Sadège, journaliste, Docteur en histoire des relations internationales*

DROIT A L'ÉVASION ?

oui!

dans votre agence de voyages ou
www.marmara.com
0892 161 161

Turquie Week-end Happy Istanbul ***

229€*

2 nuits en petit déjeuner, vols inclus !

marmara

Droit au voyage

L'hôtel Armada : au pied du Palais de Topkapi et de Sainte-Sophie

L'hôtel Armada, tout proche de Sainte-Irène, du musée d'archéologie, du Grand Bazar et du Bazar égyptien a su réunir le confort d'aujourd'hui et l'atmosphère du passé dans son décor, aussi bien intérieur qu'extérieur. Nous avons demandé comment cette identité particulière avait vu le jour à Kasim Zoto, propriétaire de l'hôtel et homme d'affaires accompli ayant vécu de nombreuses années en France.



À la différence des autres hôtels, l'Hôtel Armada possède une identité à la fois moderne et traditionnelle. Comment cela a-t-il été possible ?

Nous nous sommes demandé quelle serait la vie de l'Ottoman s'il vivait aujourd'hui, comment il aborderait le monde moderne. Nous avons formulé cela selon notre point de vue actuel et cette identité spécifique s'est fait jour.

Comment préservez-vous cette identité ? Il est difficile de préserver une identité en Turquie. Se disperser est plus facile. Nous avons ce principe. Avant d'appliquer une idée, nous la faisons passer à travers plusieurs filtres. Nous communiquons nos projets à des personnes de confiance et nous prenons leur avis. Nous en discutons un certain temps. Nous croyons à la



technologie et à l'écologie. C'est-à-dire que quoi que vous fassiez, il faut que la décision soit technologique, écologique et rentable. Pour accompagner tous ces principes, nous nous efforçons de faire vivre nos traditions.

Et que pouvez-vous dire de son emplacement ?

Bien sûr, nous sommes dans un lieu historique. C'est l'endroit où séjournèrent les troupes militaires du grand marin Barberousse. C'est l'endroit où a battu le cœur de l'Empire ottoman durant cinq siècles, après la période byzantine.

Quelle est votre clientèle ?

Les personnes qui aiment l'histoire du monde entier viennent ici. Mais Armada n'a jamais été un projet visant à faire venir surtout des étrangers, c'était un projet destiné aux Stambouliotes. Nous l'avons voulu comme un endroit important pour avoir une perception profonde et réelle d'Istanbul, pour vivre complètement son origine. C'est pour cette raison nous tenons à ne pas séparer les touristes selon



qu'ils sont étrangers ou locaux. C'est l'hôtel des gens qui veulent vivre Istanbul. Mais je peux dire que nous avons une clientèle francophone.

Ahirkapi était un quartier un peu délaissé. Mais la relation que vous avez établie entre le quartier et l'hôtel a créé un renouveau certain. Pouvez-vous nous en parler ?

C'est vrai ce que vous dites. Ahirkapi n'était pas un endroit très visité. Comme c'est une notion à laquelle nous sommes très attachés, depuis le début nous avons des projets concernant l'environnement. Dans la zone où nous nous situons, il ne faut pas seulement protéger les monuments mais aussi les activités des gens qui y vivent.

Il est impératif que les gens vivent convenablement au niveau financier, sinon ils commenceront à détruire. Nous nous sommes efforcés de faire

profiter les gens de la zone de l'apport créé par l'arrivée de l'hôtel Armada. Par exemple, nous avons créé les Orchestres tziganes d'Ahirkapi, qui ont beaucoup de succès.

Ici, les gens se sentent chez eux. À quoi est-ce dû ?

Nous avons réussi à créer une ambiance vraiment à part. Le style architectural y est pour beaucoup, de même que notre philosophie de gestion car l'argent n'est pas tout. Certes, sans argent, rien ne se fait mais, pour

nous, ce qui compte en premier c'est la satisfaction du client. Car si elle n'existe pas, quelle que soit votre qualité, elle ne vous permettra pas de durer. Or, en Turquie, il est très rare d'avoir une qualité durable.

Pourriez-vous commenter les relations France-Turquie ?

Les relations France-Turquie sont très importantes dans de nombreux domaines. Elles sont profondément enracinées dans le passé. Étant donné que j'ai vécu 13 ans en France, je les connais bien. Malheureusement, ces derniers temps, je vois dans les relations France-Turquie un certain laisser-aller de la part de la France, mais nous avons une grande responsabilité dans cet état de choses. Je pense que rester imperméables à la façon de penser de l'Europe joue un rôle des plus importants dans ce laisser-aller. Beaucoup de fautes ont été commises dans le tourisme turc, de mauvaises décisions prises à la hâte ont été appliquées mais, heureusement, nous savons rapidement comprendre nos erreurs.

Propos recueillis par Bilge Demirkazan, journaliste



La cuisine turque : saine, savoureuse et équilibrée



Leyla Güz, l'auteur du livre « Mes recettes turques » est une femme passionnée, souriante et adorable. Je la rejoins dans le restaurant turc « Sizin », situé en plein centre de

Paris, rue du Faubourg-du-Temple dans le 10e arrondissement. Là, j'apprends que ce n'est pas une cuisinière professionnelle et que, de surcroît, elle ne cuisinait même pas lorsqu'elle vivait en Turquie. « Mes tantes et ma mère étant de très bonnes cuisinières, je n'ai pas senti ce besoin ». Leyla commence à faire la cuisine assez tard, lorsqu'elle arrive en France ; d'abord pour son enfant, ensuite pour recevoir ses amies françaises, et enfin pour épater ses amies turques très fières de leurs savoir-faire en cuisine. « Le projet de ce livre date d'il y a 23 ans, lorsque j'ai invité des amis à dîner. À la fin de la soirée, un ami m'a dit : « Leyla, tu fais merveilleusement la cuisine, tu devrais écrire un livre ». À l'époque, cela m'avait fait rire. J'ai tou-

jours invité mes amies et je leur ai préparé les plats turcs que m'avaient appris ma mère et surtout mes tantes. Cuisiner m'a permis de créer des liens avec les autres et de me sentir moins étrangère en France. » Elle a mis un an pour écrire ce livre ; on y trouve 80 recettes issues de son répertoire familial. Le plus sympathique dans ce livre

est les notes personnelles de l'auteur et les anecdotes. Elle m'explique également que ce livre, c'est sa manière à elle de lutter contre « la malbouffe », en encourageant et en donnant envie aux gens de cuisiner des plats sains et équilibrés.

Nous parlons ensuite de la cuisine turque : pour Leyla « c'est une cuisine de mères, un peu comme dans tous les pays méditerranéens ». Pour ce qui est de ses origines, « elle bénéficie des raffinements de la cuisine ottomane et d'une multitude d'influences étrangères ». Selon l'auteur, la particularité de la cuisine turque est que les plats sont censés mettre en valeur la saveur de l'ingrédient principal et non la masquer sous des sauces et des épices. Herbes et épices sont d'ailleurs utilisées avec parcimonie. Concernant les composantes de cette cuisine, elle me répond : « la viande, les légumes, notamment aubergines et courgettes, légumes secs et huile d'olive, en fait c'est proche du régime crétois. Mais la farine de blé est la base de l'alimentation turque. Elle se décline en de nombreuses prépa-

rations comme le börek (mince feuille de pâte servant à envelopper les mélanges de fromages ou de viandes), le boulghour (blé concassé qui sert à confectionner le pilaf). » Quand je lui demande s'il s'agit d'une cuisine sophistiquée et difficile ou au contraire facile à faire, sa réponse est : « mis à part le problème d'éplucher les légumes, il n'y a pas d'autre difficulté. Les légumes qu'on utilise se trouvent partout et très facilement. »

En Turquie, on découvre de superbes étalages d'épices, s'agit-il d'une cuisine épicée ? « Dans l'est de la Turquie, les plats sont souvent épicés. On utilise le piment rouge, le cumin, la cannelle. Personnellement, j'aime les épices, mais, dans ce livre, j'ai choisi des plats peu épicés afin de mettre en valeur le goût des légumes. Avec les épices, il faut savoir doser, sinon ça tue toutes les autres saveurs. Un de mes



petites astuces est d'ajouter toujours un peu de cannelle dans les plats de viande. » Pour l'auteur du livre, il n'y a pas beaucoup de ressemblance entre les cuisines turque et française. Les goûts sont différents, on mange les mêmes légumes, mais pas de même façon.

Pour finir, je vous dirai le plat préféré de cette passionnée de bonne nourriture qui est un plat de fête en Turquie : le poulet Sirkeci (la recette se trouve dans le livre) et son dessert préféré : des figues farcies.



BizimAvrupa

Gazetemizde yayımlanan yazıların Türkçelerini

www.bizimavrupa.com

da okuyabilirsiniz.

Il est temps de moderniser la doctrine républicaine et la pensée politique en France



*Garip Turunç

Il est certainement préoccupant de constater, à six mois de l'échéance présidentielle – avant celle des législatives – que près d'un cinquième de l'électorat français serait prêt à voter pour le candidat de l'extrême droite. Certes, la démocratie française n'est pas véritablement menacée et il n'y a pas de risque de vivre à nouveau le « tremblement de terre » politique d'il y a cinq ans. Cette confiance ne se justifie, toutefois, que si la France, sous la conduite de ses responsables politiques, accepte de considérer avec honnêteté les problèmes brûlants et de s'engager dans les véritables débats. L'économie française a été l'une des plus prospères du monde industriel de ces soixante dernières années. Malgré cela, la société française n'a pas aussi bien réussi à établir l'harmonie sociale. Elle est prise par la peur et l'angoisse identitaire et le refus d'assumer sa diversité culturelle et ethnique. Cela est dû en grande partie au fait qu'elle est encombrée d'une idéologie qui s'est montrée incapable d'évoluer au rythme des changements économiques et sociaux. Je ne fais pas allusion à la dichotomie gauche-droite, socialiste-capitaliste. Je fais allusion à la fossilisation de la doctrine républicaine, à cet idéal de la république, qui a triomphé il y a plus de deux cents ans avec la Révolution et son triptyque de liberté, égalité, fraternité et qui s'avère aujourd'hui de moins en moins capable de formuler de nouvelles réponses aux nouveaux défis.

La conséquence en est que tous les camps politiques sans exception se révèlent dans l'incapacité de développer des concepts susceptibles de permettre à la France de venir à bout de sa réalité sociale et d'offrir ainsi au pays des perspectives d'avenir. Cette incapacité a été manifeste dans la vie politique française de ces dernières années, qui n'a été qu'une suite de catastrophes. La première catastrophe, c'est la présidentielle de 2002, avec un premier tour qui amène l'extrême droite dans le duo de tête. La deuxième catastrophe, si l'on se place du point de vue des classes dirigeantes, c'est le référendum sur la constitution européenne. Pendant des mois, tous les commentateurs étaient convaincus que le OUI allait passer et, à la fin, le NON l'a emporté haut la main. Là aussi, ce fut choc, surprise et abattement. Enfin, la classe dirigeante commençait tout juste à se rendormir, en tentant de se persuader que la société était devenue stable, quand survint, à l'automne dernier, la troisième catastrophe : l'embrasement des banlieues dont nul ne sait encore s'il est terminé.

Comme ces jeunes, qui sont « tous les filles et les fils de la République », beaucoup de gens en France doivent se demander pourquoi les lois et les règlements ne reconnaissent pas leur statut économique

ou social, pourquoi la société leur a fermé tant de portes au nez, pourquoi ils ne sont pas représentés dans les principales institutions politiques ou économiques. Il n'y a toujours pas un seul « beur » à l'Assemblée nationale ! Il en va de même des instances dirigeantes, de l'armée ; sans parler des redoutés CRS et de la gendarmerie, qui affichent aussi une homogénéité ethnique qui contredit la réalité sociale du pays.

La présence de nombreux Noirs et Maghrébins dans l'équipe de France, finaliste (pour la deuxième fois) du Mondial, est pour ces jeunes un incroyable motif de fierté. Encore faut-il que les institutions, les décideurs acceptent de voir la France « black, blanc, beur » comme une réalité au-delà de ces grandes victoires en football. Personne ne doute que la bulle sportive se dégonflera aussi vite qu'elle est apparue. « Nous les immigrés, on est français quand on gagne le Mondial. Mais quinze jours après, on n'est plus français. » Le fait que l'on ne puisse s'appuyer sur les statistiques met en lumière un autre des men-

songes de la République, dont les représentants rejettent absolument toute exigence de cet ordre sous le prétexte qu'il s'agirait là d'une pratique discriminatoire raciste. Ce comportement n'est qu'un moyen de masquer le refus d'admettre les problèmes qui y sont liés et dont la reconnaissance impliquerait immanquablement des bouleversements politiques. La classe politique préfère s'obstiner à réitérer du bout des lèvres les principes républicains dont la valeur sociale générale est censée garantir un État plus fort.

Ainsi se retrouve-t-on pris dans un cercle vicieux qui, au nom de la République, détourne l'esprit de cette dernière en prétendant en défendre les principes. La République se délabre pour aboutir à une idéologie par laquelle tous les groupes sociaux possibles cherchent à faire valoir leurs intérêts particuliers et mettent ainsi l'État, en tant que forme d'expression de cette République, en demeure de garantir le statu quo actuel. Tout gouvernement qui oserait aller à l'encontre de ce consensus républicain et qui tenterait, par exemple, d'appliquer le principe de l'égalité aux groupes marginalisés dans une perspective sociale et économique, n'aurait a priori aucune chance de s'imposer.

Ce dont la France a désespérément besoin aujourd'hui, ce n'est pas, comme certains l'affirment, une VI^e République, mais une nouvelle compréhension de l'idée de République tournée vers les véritables problèmes et les besoins du pays. Or on ne pourra y parvenir qu'en redonnant son caractère républicain à la République, en la débarrassant des chaînes d'une idéologie stérile et en lui permettant de renouer avec les concepts moteurs de liberté d'égalité et de fraternité, comme le veulent son essence historique et sa tradition.

*Maître de conférences
à l'Université Montesquieu – Bordeaux IV
Professeur associé à l'Université Galatasaray d'Istanbul

Ce dont la France a désespérément besoin aujourd'hui, ce n'est pas une VI^e République, mais une nouvelle compréhension de l'idée de République tournée vers les véritables problèmes et les besoins du pays.

VIVRE SANS FRONTIÈRES

la maison coloniale
WORLD, IDEAL, DESIGN, MODERN INTERIOR

Le canapé "Jonque" est ici présenté devant un mur de coffres tibétains anciens.

Canapé "Jonque" : 4.889 YTL
Coffres Tibétains : 590 YTL
(PRIX IDENTIQUES A LA FRANCE)

Maçka Caddesi Pınar Saray Kat. No: 75/5 Maçka 34367 İstanbul - TÜRKİYE
Tél : 0 212 247 22 57 - 244 37 00 Fax : 0 212 294 25 87
e-mail : mcoloniale@alaturque.com

Aujourd'hui la Turquie

Nous recherchons
un(e) journaliste, une assistante et un(e) agent de publicité
Envoyez votre candidature en français uniquement
accompagné de votre photo à l'adresse
www.alaturque@gmail.com

Envie de faire passer une publicité dans nos pages ?
Contactez-nous au 0 216 550 22 50 - 0 533 294 27 09

Bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous Aujourd'hui la Turquie, veuillez remplir et renvoyer ce coupon à l'adresse indiquée en précisant le nombre d'exemplaires.

11 numéros : 40 € Turquie 50 € Europe 11 numéros version PDF : 25 €

Abonnement de soutien pour les entreprises 11 numéros

Le kit de 30 exemplaires 300 € Turquie 400 € Europe

Le kit de 5 exemplaires 150 € Turquie 200 € Europe

Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Pays : _____ N° de téléphone : _____

Fax : _____ Email : _____

Date : ___/___/___ Signature : _____

Mode de paiement pour la Turquie (rayer la mention inutile) :

- chèque (à l'ordre de Bizimavrupa Yay. Ltd)

- virement Yapi Kredi (n° de succursale : 0217-0 Moda İstanbul

n° de compte en euros : 3005115; en YTL : 1008772)

Bizimavrupa Yayıncılık Ltd. - Moda Cad. No:77 D.3 - 34 710 İstanbul - Turquie

Tél: 0 216 550 22 50 - Fax: 0 216 550 22 51 - Email: alaturque@alaturque.com

Mode de paiement pour l'Europe (rayer la mention inutile) :

- chèque (à l'ordre de CVMag)

- virement bancaire à l'ordre de Les Editions CVMag - Crédit Lyonnais

n° de compte 30002 Paris Bonne Nouvelle 00467 0000445120G

Les Editions CVMag 37 rue d'Hauteville 75010 Paris - France

Tél. 01 42 29 78 03 - Fax: 01 42 29 54 20 - Email: alaturque@alaturque.com

alt 17

La victoire du 30 août et Atatürk



*Gazi Uçkun

Lorsqu'on regarde l'histoire des États existant, on peut voir des événements, des jours importants qui permettent leur existence et leur survie dans le processus historique. Et même ces événements et jours importants se perpétuent dans la modernité des États, dans la façon dont ils suivent la voie démocratique et laïque. Par exemple pour les Américains le 4 juillet 1776, pour la France le 14 juillet 1789, pour l'Allemagne le 18 janvier 1871, pour l'Italie le 17 mars 1861, pour la Belgique le 21 juillet 1831 sont des dates auxquelles leurs destins se sont tracés, leurs avens se sont déterminés et leurs structures actuelles se sont formées. Ce sont des dates importantes toujours commémorées, fêtées par les nations qui forment les États.

La date du 30 août 1922 a la même importance pour la Nation turque et la République de Turquie. À cette date l'Empire ottoman, qui avait accepté la défaite lors de la Première Guerre mondiale et qui l'avait annoncé avec l'armistice de Mondros et le Traité de Sèvres, communiquait au monde qu'il continuait d'exister malgré la défaite et qu'il prendrait sa place parmi les pays modernes et démocratiques contemporains. C'est la date d'une renaissance.

Cet événement, qu'on appelle « la grande Offensive » est le succès militaire de la Révolution ottomane qui était dans la pénurie, la pauvreté, l'ignorance, loin de toute technologie, sans armes ni main-d'œuvre qualifiée. La lutte avait commencé, avec la volonté de résister aux injustices et l'instinct de liberté,

à lutter contre « la grande Offensive grecque » partie d'Izmir vers l'Anatolie.

Le fait que « la grande Offensive turque » du 26 août soit un miracle, vu que les Turcs ne pouvaient en aucun cas passer à l'offensive et qu'aucun mouvement n'était attendu de l'armée turque, peut être compris à la lecture des correspondances de l'état-major général grec avec les ministères des Affaires étrangères anglais et français de l'époque.

Grand soldat et grand homme d'État, Atatürk a décidé de l'offensive malgré toutes les difficultés et toute la supériorité de l'ennemi et il est arrivé au succès. Est-ce seulement une guerre de 5 jours qui fut victorieuse malgré la grande pauvreté et la pénurie ? Bien sûr que non. La lutte nationale, qui a débuté en 1919 avec l'arrivée d'Atatürk à Samsun, a été vécue dans la pauvreté jusqu'au Traité de paix de Lausanne (24 juillet 1923). Le but de

la lutte nationale qui a débuté en 1919 était de fonder et de faire vivre un État turc moderne. Les Français furent les premiers à comprendre la réalité de cette lutte. Pour mieux connaître Atatürk et ses amis, de pouvoir trouver des supports à leurs prévisions

concernant l'avenir et de déterminer leur politique en conséquence, les Français, envoyèrent à Ankara une délégation présidée par F. Bouilli. À l'époque de la venue de la délégation, le ministre des Affaires étrangères turc est Yusuf Kemal Tengirşenk et il doit organiser un repas pour la délégation.

Le ministre des Affaires étrangères consulte Mustafa Kemal Pacha (Atatürk) et lui dit « Mon pacha, le gouvernement français envoie une délégation, je veux organiser un repas pour la délégation mais nous n'avons ni un service de table ni le service d'un restaurant de troisième classe. Si vous pouviez donner l'ordre d'amener un service de table d'Istanbul. » Mustafa Kemal Pacha sourit et dit : « Ils connaissent notre situation mieux que nous, d'ailleurs ils veulent savoir comment nous avons réussi dans ces conditions. » et il ajouta : « dans le fusil du soldat il n'y a pas de balle, le soldat n'a pas de chaussures, les députés mangent un unique repas à la gamelle dans les couloirs. Si le ministre

des Affaires étrangères d'un tel mouvement offre du champagne dans des verres en cristal, notre miracle n'aura plus de signification ; ils diront que nous sommes comme ceux d'Istanbul.

Offre-leur le repas

dans les mêmes assiettes que tu utilises ! » Un leader qui sait dire « stop ! » aux forces souveraines du monde, qui a été à l'origine d'une lutte totale et qui a fait écrire son nom dans l'histoire et les attitudes déterminées et fières de ses collègues sont les principaux facteurs qui les ont amenés au

Le 30 août, c'est le jour de l'établissement des fondements d'une République de Turquie tournée vers l'Occident, moderne, démocratique et laïque.



succès. La grande Offensive est en même temps une guerre pendant laquelle un leader qui essaie de construire un nouvel État participe aux combats à la tête de ses armées en tant que commandant.

La Nation turque célèbre chaque année le 30 août « la Fête de la Victoire » avec fierté. C'est le dernier jour de l'Empire ottoman, appelé par les forces souveraines « l'Homme malade ». C'est le jour du soulèvement de la région anatolienne dont chaque coin, chaque richesse est partagé alors que le droit de vivre de ses habitants était aboli par les pays impérialistes. C'est le jour de la réalisation de la conscience nationale, de la raison de vivre et de réussir ensemble. Et, le plus important, c'est le jour de l'établissement des fondements d'une République de Turquie jeune, tournée vers l'Occident, moderne, démocratique, laïque et qui respecte les droits de l'homme. Les nations qui ont vécu la même lutte dans leur histoire sont arrivées au succès en passant par les mêmes difficultés. Pour cette raison, elles n'auront aucune difficulté à comprendre la valeur de cette journée pour la Nation turque.

*Dr. Gazi Uçkun
Maître de Conférence à l'Université de Kocaeli

Un nouveau tourisme en Turquie (Suite de la page 1)



Vous organisez des voyages en Turquie, comment êtes-vous passé du théâtre au tourisme ?

En 1980, j'ai acheté une maison dans le village de Türkbükü, il n'y avait rien autour, seulement 3 pensions. C'était un lieu de rencontre des francophones en Turquie mais aussi des écrivains. À cette époque, je faisais toujours du théâtre, seulement le culturel, ça ne rapporte pas grand chose, au contraire ça coûte de l'argent. Il fallait que je trouve un moyen pour payer mes vols entre la Turquie et la France. J'ai alors proposé des vacances en pension à des tour-opérateurs. Une agence a accepté et nous avons ainsi pu amener 30 personnes dans les pensions de Türkbükü. J'ai pu ainsi avoir un billet et gagner un peu d'argent. Cela a ensuite continué, l'année suivante, avec une autre agence. Au départ je croyais pouvoir continuer ainsi mais le problème c'est que mon travail dans le tourisme prend beaucoup de temps et demande de la concentration et de l'énergie. Petit à petit, j'ai donc dû laisser le théâtre de côté. J'ai travaillé plusieurs années en free-lance. En 1992, j'ai créé TAB Tourisme.

Aujourd'hui j'organise des voyages sur mesure. J'ai ainsi organisé la convention du groupe Vinci regroupant 500 personnes, tous des cadres supérieurs du Groupe. Nous les avons installés dans un palace et nous avons loué le Palais de Dolmabahçe, ainsi que le premier jardin de Topkapı pour une soirée ottomane en collaboration avec les comédiens du théâtre d'Istanbul – l'équivalent de la Comédie française – avec des costumes fantastiques. Nous avons même pu utiliser, entre deux prières, la Mosquée Bleue pour un spectacle de « Derviches tourneurs ».

Qu'est-ce que vous appréciez le plus en Turquie ?

Le dynamisme, le sens de l'entreprise, l'accueil, la gentillesse et l'intérêt que chacun porte aux autres. L'hospitalité turque s'exprime à travers la notion de « Misafir », une tradition qui signifie que l'étranger est invité et qu'il y a toujours une place pour lui ; c'est culturel et ancré dans les habitudes, mais cela n'a pas d'équivalent en Europe.

À votre arrivée en Turquie dans les années 70, vous vous occupiez de culture. Dans ce domaine qu'est-ce qui a changé ?

La Turquie a beaucoup avancé économiquement mais dans le domaine culturel, sans vouloir beaucoup m'avancer, les choses n'ont pas beaucoup changé. On trouve toujours des comédiens comme Ferhan Şensoy que j'ai tendance à comparer à un Coluche turc, des troupes, des compagnies, mais tout cela garde un côté formaliste. Certes, le festival d'Istanbul bénéficie d'une

très belle programmation, ce sont des spectacles et des productions de haute qualité, mais ça ne suffit pas : il faut qu'il y ait un bouillonnement dans les mouvements culturels. Or cette manifestation est trop élitiste, elle ne s'adresse qu'à l'intelligentsia. Si vous comparez le festival d'Istanbul à celui d'Avignon, on trouve à Avignon un festival officiel avec une programmation et de nombreuses créations. Alors qu'à Istanbul, il n'y a que très peu de créations ; il y a en eu une l'année dernière, mais elle n'a plu ni aux autorités ni aux organisateurs. La création comporte toujours des risques et il faut faire confiance aux artistes.

Par contre, à Avignon le festival officiel c'est la création, les journalistes du monde entier viennent pour cela car il sera difficile de le revoir ailleurs. La deuxième chose à Avignon c'est « le festival off » autrement dit les manifestations qui se déroulent autour du festival officiel et qui sont tout aussi importantes. Mais au festival d'Istanbul, tout est protocolaire et organisé, il n'y a pas de possibilités de faire des choses à côté. Par conséquent, il n'y a pas de confrontation et aucune évolution. De plus, les artistes installés veulent garder leur place et ne veulent pas prendre de risques. En revanche, dans les secteurs de la BD et de la caricature, là on assiste souvent à de vraies créations.

Que pensez-vous de l'image de la Turquie en France ?

Pour moi, le principal barrage à la Turquie c'est la rumeur, je dirais même la « rumeur turque », c'est l'idée d'un pays dangereux.

Cette rumeur génère un antiturquisme en France extrêmement fort.

Ainsi, lorsque la Turquie participe au rapatriement des Français du Liban, les infos de l'agence Reuters s'étendent davantage sur l'occupation de la partie nord de Chypre par la Turquie que sur le rapatriement des Français. Cette manière de parler de la Turquie est récurrente chez Reuters qui allie constamment ce type de désinformation à un antiturquisme qui a toujours existé. En fait, la Turquie néglige de promouvoir son image et de dire qu'il n'y a pas que des catastrophes dans ce pays. C'est d'autant plus choquant qu'à l'intérieur du pays, la communication et la publicité commerciale sont bonnes. Puisque la Turquie possède des créatifs et des professionnels compétents, pourquoi ne fait-on pas la promotion du pays de la même façon ? Quand les gens viennent en voyage organisé et qu'ils ne sortent quasiment pas de leur hôtel, ils ne reviennent plus et c'est hélas le cas de la majorité d'entre eux. Beaucoup de touristes, séduits par l'accueil, la douceur de vivre et les beautés du pays ont constitué un réseau d'amateurs de la Turquie. Ils sont nombreux, mais pas assez pour casser l'image obscurantiste entretenue dans l'esprit des Français.

tabturizm@turquie-passion.com
www.turquie-passion.com



Impasse dans la structure politique de la Turquie et rêves ayant trait à l'UE (Suite de la page 1)

siècle écoulé mais est toujours dirigée par des politiciens n'ayant pas évolué depuis 1960. Ceci est dû à la corruption des structures politiques. Les hommes brillants ne sont pas enclins à faire de la politique. On peut constater que cette pénurie de talents touche indifféremment la droite, le centre et la gauche. Il faut tout d'abord démanteler ces vieilles structures et construire une nouvelle organisation civile, une « nouvelle société ». Seule une telle politique pourra sauver la Turquie.

Il faut établir des relations solides avec l'Europe intellectuelle, celle qui influe sur l'opinion publique.

Quelles sont les éléments importants dans votre conception du nouveau monde ? Comment la Turquie doit-elle s'adapter à cette nouvelle organisation ?

Le nouveau monde est avant tout un monde où perdure l'idée d'État-nation. En dehors de ceci, il existe le grand projet d'intégration réussie à l'UE. Mais, quoi qu'il arrive, il doit subsister l'entité qu'est l'État-nation. Par ailleurs, le monde global dépasse la dimension de l'État-nation. Si l'on prend en considération les 100 premiers agents économiques du monde, 45 sont des établissements publics et 55 sont des sociétés privées. Les relations entre États et économie constituent un terrain d'observation nouveau et riche d'enseignements. Chaque année un investissement étranger d'un montant d'un trillion de dollars est réalisé dans le monde. Ceci a également des conséquences importantes vis-à-vis de l'économie, de la politique et de la culture de chaque pays. On doit forcément prendre en considération les sommes colossales qui sont en jeu, et les structures politiques vont devoir se modeler pour en tenir compte. Les mentalités consistant à tout étatiser ou tout privatiser n'ont plus leur place dans le monde d'aujourd'hui. Il faut être d'une part un État-nation et prendre d'autre part en considération les valeurs de la globalisation. Les relations État-individu, État-société doivent être révisées. Dans les relations entre l'État et l'individu, les évolutions dans le monde montrent que l'avantage se situe désormais du côté de l'individu. Les deux fondements essentiels de la nouvelle organisation doivent être la démocratie et le capitalisme. Le point de rencontre de ces deux notions est l'individu. La démocratie nécessite des individus indépendants et la base du capitalisme est également l'individu. Car l'esprit d'entreprise est très important. On constate alors que l'importance de l'individu est primordiale dans le fonctionnement à la fois de la démocratie et de l'économie du marché. Il faut donc créer des règles qui puissent valoriser la prise en considération de l'individu par le biais des lois et des réglementations. La seule structure qui peut regrouper toutes ces exigences est le parti politique. Pour cette raison, il faut réfléchir profondément au sujet des partis politiques.

Que pensez-vous au sujet de l'UE ?

Nous avons deux références : les réformes dites Tanzimat de 1839 et leur supplément, l'Ordre de réformes de 1859. Avec ces deux arrangements, L'Empire ottoman a dit : « Nous voulons nous retrouver dans l'Europe en tant que structure politique. » Par la suite,

une deuxième grande réforme a été vécue du point de vue du style de vie et de la structure de l'État avec l'avènement de la République en 1923 et les orientations qui furent prises à destination de l'Occident. À partir de 1945, la Turquie, dans un troisième mouvement d'adaptation, a décidé de prendre place parmi toutes les organisations communautaires fondées en Occident telles que le Conseil de l'Europe, la Banque mondiale, la CEE et l'OTAN. Donc, l'occidentalisation décidée il y a 150 ans se poursuit. La Turquie a en général une opinion favorable à l'égard de l'Union européenne car on voit que l'UE a apporté une meilleure vie aux citoyens de tous ses pays membres. C'est ce que la Turquie attend de l'UE.

Qu'est-ce que le fait d'être européenisé ?

L'Europe est le continent dont les frontières géographiques sont les plus imprécises. Elles sont imprécises compte tenu de ses frontières de l'Est et du Sud-Est. Les frontières de l'Est concernent l'Ukraine et la Biélorussie tandis que les frontières du Sud-Est intéressent la Turquie. Les paramètres tels que les libertés, la démocratie, les droits de l'homme et l'économie de marché sont devenus à présent des paramètres universels. En plus de ces derniers, des estimations de date s'effectuent actuellement pour déterminer des critères propres à l'identité européenne. La chose qui a été trouvée c'est le judéo-christianisme c'est-à-dire l'alliance du judaïsme et du christianisme. Par ailleurs, on tient compte des frontières. Il est philosophiquement difficile d'aboutir à une conclusion stable, mais on parle de « forteresse européenne ». Bien que les entrées et les sorties l'aient quelque peu modifiée.

Quelles seront les aboutissements de la volonté d'adhésion de la Turquie à l'UE ?

Une date marque la détérioration de nos relations avec l'UE : lorsque la Grèce en est devenue membre à part entière, elle a bloqué toutes les décisions de l'UE concernant la Turquie. Dans le temps, le nom n'était pas Union européenne mais Communauté européenne. Par son adhésion, la Grèce a converti tous les problèmes l'opposant à la Turquie en problèmes existant entre la Turquie et l'UE. Pour les Grecs, c'est un coup politique bien réussi. Cela a naturellement entraîné dans le peuple turc l'idée que l'UE crée des injustices. Les politiciens n'ont pas tenu compte de ce sentiment profond d'injustice et, au fur et à

mesure qu'ils ont continué à prendre place aux côtés de l'UE, ils se sont trouvés en décalage avec les aspirations réelles du peuple turc. C'est Turgut Özal qui a fait débiter cette discordance. Tout en sachant que la demande d'adhésion à part entière allait être refusée, il en a fait la demande en 1987 pour que cela serve sa propagande dans la politique intérieure. Ceci n'a pas été suffisamment perçu en Turquie. Par ailleurs, le processus d'adhésion à l'UE a débuté dans l'ignorance, sans bien maîtriser le sujet. Dans toute cette phase, la Turquie a été trompée par les hommes d'État turcs qui disaient que cette dernière se réalisait ou allait être réalisée, alors que l'Europe disait tout à fait le contraire à cet égard. L'UE ne dit pas que la Turquie est différente, car rejeter dans le monde ce qui est différent constitue une discrimination et un comportement méprisable. Mais elle dit que la Turquie est pauvre, elle dit que la Turquie a une population très élevée, ce qui influe sur l'équilibre du Parlement. Elle ne dit pas que la religion pratiquée en Turquie est différente, mais que la culture est différente. Tous ces éléments sont en réalité compréhensibles de leur point de vue. La religion également est un élément très important.

Pouvons-nous déduire de vos propos que l'UE est un rêve ?

Oui. Aujourd'hui, on raisonne dans une perspective à 30 ans. Et dans un avenir envisageable, il ne serait pas question de l'adhésion de la Turquie à l'UE. Il n'y a pas lieu de s'énerver et de se fâ-

cher. Si l'on présente cela comme un refus de la part de l'Europe, l'hostilité vis-à-vis de l'Europe va aller augmentant. Ce qui serait une erreur des hommes politiques turcs. Mais, d'un autre côté, il est flagrant que l'Europe soutient de toutes ses forces l'attitude de la Grèce, et cela ne peut qu'entraîner des réactions contre l'UE. Une Europe cohérente ne devait pas accepter la demande d'adhésion à part entière de Chypre. D'après les critères de Copenhague, les pays qui veulent devenir membres sont dans l'obligation de résoudre les problèmes qui existent avec leurs voisins. Mais Chypre porte ses problèmes devant l'Union européenne. Par ailleurs, une autre injustice est la place que prend le problème chypriote dans les relations entre la Turquie et l'UE, alors que Chypre



n'est concernée ni par l'Union douanière de 1995 ni par les traités d'Helsinki de 1999. La communauté intellectuelle européenne également n'est pas informée à ce sujet. La Turquie ne sait pas expliquer à la lumière du droit universel son problème et révéler l'injustice dont elle est victime. Par ailleurs, il faut établir des relations solides avec l'Europe intellectuelle, celle qui influe sur l'opinion publique. L'État devrait également contribuer à cela. Il faut que nous mettions à profit toutes les plates-formes pour pouvoir nous expliquer. En conséquence, il faudrait expliquer que l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne n'est pas possible, que celle-ci possède des raisons valables de refuser et qu'il n'y a là rien de honteux. La Turquie est dans son bon droit dans bien des domaines tels que Chypre ou la zone de la mer Égée.

Quel serait alors le statut de la Turquie en l'absence d'adhésion à part entière ?

Il serait probablement question d'un statut situé entre l'Union douanière et l'adhésion à part entière dit « association privilégiée mais pas de libre circulation ». Or, ce n'est pas cela qu'attend le peuple turc. Pour le moment, l'Europe obtient ce qu'elle veut dans les relations entre l'UE et la Turquie. Mais celle-ci ne parvient ni à se faire entendre, ni à réaliser ce qu'elle doit faire. C'est ce qu'il faut faire savoir au peuple turc.

*Propos recueillis par
Hüseyin Latif, Bilge Demirkazan*

La Turquie est dans son bon droit dans bien des domaines tels que Chypre ou la zone de la mer Égée.



Depuis l'an 2000...



...nous sommes à votre service, et nous faisons tout pour rester votre partenaire le plus proche.
QUALITE et RAPIDITE sont nos mots d'ordre.

- * Traduction écrite en toutes langues (Administrative, juridique, commerciale, technique, médicale)
- * Spécialisé turc/français et français/turc
- * Interprétation simultanée et consécutive
- * Organisation de réunions et séminaires
- * Service de guide professionnel

trio
TRADUCTION & ORGANISATION

www.trio-zeta.com

TRIO Tercüme ve Organizasyon, Orgeneral İzzet Aksular Caddesi, Ordu Yapı Koop. 1A Blok D25, 4. Levent 34330 İSTANBUL
Tel: +90 212 268 30 94 Faks: +90 212 268 30 96

Le problème croissant de l'énergie et son influence sur l'économie turque



*Selda Atik

Nous sommes au XXI^e siècle ou, autrement dit, à l'époque de l'informatique, où dominent les télécommunications, l'automatisation et les systèmes électroniques. Dans cette atmosphère où la communication et, par conséquent, la concurrence se multiplient de plus en plus dans les économies mondiales et en Turquie, l'élément de base incontournable pour pouvoir agir avec dynamisme est l'énergie. Il serait d'autant plus illusoire de croire que les économies vont réussir avec fiabilité et des prix concurrentiels sans tenir compte du rôle primordial représenté par les sources d'énergie dans les processus de production. Alors que 45 % des dépenses d'investissement étaient consacrées en Turquie au secteur de l'énergie dans la période 1980-1990, ce taux s'est réduit de plus en plus depuis 1990 et a amené le pays à vivre de nos jours une phase de crise énergétique importante. Il est regrettable que cette situation ait été négligée constamment par les gouvernements dans la période en question et qu'on en soit arrivé à un point où l'on ne parvient pas à satisfaire la demande en énergie de l'économie turque. Pendant les cinq dernières années, celle-ci a crû annuellement de 6 à 7 % en moyenne, alors que n'était menée aucune politique énergétique sérieuse. Bien que l'on tente de contrôler les équilibres économiques à partir uniquement de politiques pécuniaires et financières, la crise énergétique, justement perçue comme un problème structurel, influence sérieusement l'économie du point

de vue à la fois de la consommation et des équilibres d'investissement. Par ailleurs, d'un côté le fait que les ressources pétrolières soient limitées, de l'autre côté que les demandes se multiplient continuellement et que les prix du pétrole augmentent dans le monde entier, ont poussé les pays développés, les États-Unis en tête, à faire des changements dans leurs politiques et à se lancer dans des recherches diverses. La dimension politique et internationale du sujet entraîne des conséquences pouvant influencer le monde entier et l'énergie devient alors une arme politique. Presque toute l'opinion publique du monde entier sait désormais que la raison essentielle qui se trouve sous la politique d'expansion des États-Unis au Moyen-Orient est la demande croissante de pétrole et l'offre insuffisante. Ainsi les recherches d'énergies alternatives dans les pays en question prennent également de l'élan. En tête de ces ressources se trouvent les énergies « renouvelables ». Les investissements ont été accélérés au sujet de l'énergie éolienne, de l'énergie solaire et de l'énergie hydraulique, la production obtenue commençant à atteindre des dimensions sérieuses. De plus, la crise du gaz naturel de ces derniers temps et la hausse des prix pétroliers ont accéléré le retour à l'énergie nucléaire. Après les pays d'Europe occidentale tels que l'Angleterre et la France, l'importance de l'énergie nucléaire a été comprise

La part des dépenses d'investissement consacrées au secteur de l'énergie en Turquie s'est réduite depuis 1990, ce qui a amené le pays à vivre de nos jours une phase de crise énergétique importante.

également dans les pays tels que la Chine et l'Inde où la demande énergétique a augmenté. Bien qu'un lobby environnemental prétende que l'énergie nucléaire est démodée, en particulier après Tchernobyl, on ne peut pas nier de nos jours l'existence dans le monde d'au moins 454 centrales nucléaires en activité.

Lorsque nous prenons en compte la position de la Turquie à ce sujet, des coûts influençant sérieusement les équilibres macroéconomiques apparaissent. La partie la plus importante des dépenses des Turcs ayant des revenus fixes et des smicards constituant la majorité de la population est constituée de factures énergétiques et d'impôts appliqués à ces dernières. D'autre part, alors que les dépenses entraînent des coûts assez élevés du point de vue des investissements industriels, des restrictions, entraînées par l'insuffisance d'énergie ayant lieu par moments, mettent les producteurs dans une situation difficile. Alors que la consommation énergétique de la Turquie a augmenté de 5,5 % en 2005, la consommation pétrolière s'est située en 2005 aux environs de 300 000 tonnes. Alors qu'une diminution de 6,9 % était enregistrée dans la consommation pétrolière par rapport à l'année précédente, la consommation de gaz naturel – qui était en 2004 de 22 108 millions de m³ – a atteint 26 865 millions de m³, soit une augmentation de 21,5 % en 2005. Si la tendance à la hausse en question se poursuit, on es-

time que les besoins en gaz naturel seront de 42 076 millions de m³ en 2010. D'autre part, 54 % du gaz naturel consommé en 2005 sont consacrés à la production d'électricité, ce qui représente 45% de l'électricité produite en Turquie. Le fait que la Turquie soit dépendante du pétrole et du gaz naturel et que la quasi-totalité des sources d'énergie en question soient importées est l'un des grands obstacles à la croissance et l'un des facteurs de fragilité de l'équilibre économique actuel. Cependant, les coûts énergétiques élevés et les impôts à fort taux perçus sur la consommation d'énergie vont pouvoir influencer directement la croissance, puisque ces derniers entraînent également la diminution des investissements et des dépenses de consommation. Par ailleurs, si l'on veut faire le point sur les possibilités de résoudre ce problème, il faut insister d'abord sur le pétrole, réorganiser les circuits de distribution du pétrole, lutter contre le gaspillage et aussi revoir les systèmes de stockage et d'infrastructures. Étant donné que le recours à l'énergie nucléaire va être inévitable pour diminuer la dépendance extérieure et combler le déficit énergétique d'une économie en croissance rapide, ce dernier devrait être soumis de nouveau à l'ordre du jour et être réétudié sous l'angle coût-avantages. Si l'on tient compte des énergies renouvelables, nous pouvons facilement dire que la Turquie n'utilise pas de façon suffisante et productive ses ressources, bien qu'elle possède un potentiel important dans les domaines de l'énergie éolienne, de l'énergie solaire, de la géothermie et de l'énergie hydraulique.

* Dr. Selda Atik, Chercheur à l'Université de Hacettepe

Le secteur de la pâtisserie en Turquie



*Eda Bozköylü

La pâtisserie, qui est une variété de dessert dont la fabrication est devenue un art dans le monde occidental, est apparue en Turquie vers la fin du XIX^e siècle mais les vrais fondements du secteur ne furent posés qu'au début du siècle dernier.

La pâtisserie a d'abord été une tradition des minorités d'Istanbul avant de se répandre ensuite chez tous les Turcs. Elle est apparue à partir de la première Constitution, naissant particulièrement des interactions qui existaient avec la culture française. La fabrication de pâtisseries fut ensuite reprise par les non musulmans puis par les Grecs qui commencèrent à confectionner du pain classique et les produits basiques de la pâtisserie dans les quartiers occidentalisés dans des boutiques portant des noms « à la française ». Ces endroits sont devenus plus



tard des points de rendez-vous célèbres.

Le fait qu'après la révolution de 1917 près d'un million de Russes s'installent en Turquie sur une période de 10 ans a également influencé la culture culi-

naire. L'influence de cette grande population russe sur la gastronomie turque s'est traduite par l'ouverture de restaurants, de salons de thé-pâtisseries et de brasseries. Après cette époque, durant la période allant de la fin de Première Guerre mondiale jusqu'au milieu des années 1980, on voit une Turquie coupée du monde, qui n'importe pas les matières premières de sa pâtisserie. Durant cette période, les recettes se turquisent et dégèrent. Le côté pain des pâtisseries augmente mais le côté ingrédients diminue. Parallèlement à l'entrée de la margarine dans nos cuisines, celle-ci remplace de plus en plus le beurre également dans la pâtisserie et cela se ressent sur la qualité de la production. On ne peut pas dire qu'il y ait eu la moindre touche locale ajoutée à la mode de la pâtisserie « à la française » durant toute cette époque. Dans les années 1955, les maîtres pâtisseries russes ont commencé à laisser leur place aux maîtres de la mer Noire.

Avec le passage de la Turquie à l'économie de marché dans les années 80, on a vu des changements dans la pâtisserie : les progrès se sont accélérés dans cette période grâce à la réunion de plusieurs facteurs que l'on peut résumer ainsi :

1. Le nouvel élan du tourisme, dû à Turgut Özal, et l'augmentation extraordinaire du nombre de points de vente.
2. La libération des changes et le change-

ment du régime des importations.

3. Le retour définitif des expatriés de la première génération.
4. L'augmentation des relations avec l'Occident en fonction des exportations qui augmentent.
5. L'augmentation du nombre des Turcs voyageant à l'étranger.
6. La venue de chefs étrangers avec l'arrivée des chaînes d'hôtels internationaux en Turquie.

7. L'augmentation importante du nombre d'étudiants partant à l'étranger pour leurs études (dans cette période, leur nombre avoisinait les 50 000).

Dans les années 2000, avec l'arrivée des coffee shops et des chaînes internationales de nourriture et de boissons de ce genre sur le marché et l'augmentation des normes des produits au niveau des grandes métropoles, le secteur de la pâtisserie en Turquie a vécu une véritable explosion. Le fait que le revenu moyen s'élève à 6000 \$ et que les Turcs aient la possibilité de se diriger vers des nourritures différentes de leur alimentation de base traditionnelle a eu aussi une influence importante. D'un autre côté il ne faut pas oublier non plus les effets que peuvent avoir sur le développement du secteur les émissions de cuisine à la télévision, les magazines de cuisine dont le nombre augmente sans arrêt ou encore les écoles de cuisine qui commencent à ouvrir dans les grandes villes.



De nombreux salons de pâtisserie, gérés par des personnes ayant reçu une formation à l'étranger, ont été ouverts, avec pour points communs la volonté d'être différents et d'offrir un aspect visuel original. Ces nouveaux établissements ont fait débiter une nouvelle ère dans le secteur de la pâtisserie en Turquie, en offrant des produits différents, un service attentif au client, ainsi qu'une importance accrue apportée à la qualité et à l'aspect visuel de leurs prestations. De leur côté, les autres salons de pâtisseries, fidèles aux méthodes traditionnelles, ont été obligés à s'adapter à cette vague de nouveauté et à tenir compte de cette concurrence ardue, assurant ainsi le développement du secteur. Cet environnement propice au développement – qui continue toujours aujourd'hui – peut désormais se poursuivre sur des bases solides, pouvant compter sur le soutien de l'État dans les domaines de la formation et du contrôle.

* Journaliste

La consommation en Turquie, hier et aujourd'hui



Muhittin Karabulut / Hasan Latif

Muhittin Karabulut est considéré comme un des universitaires de troisième génération de Turquie dans le domaine de la gestion et du marketing. Le professeur Karabulut exerce toujours ses fonctions de directeur de l'Institut des sciences sociales de l'Université de Beykent. Il a bien voulu faire avec nous le point sur le sujet de « la consommation et les consommateurs en Turquie ».

Pouvez-vous nous parler de l'histoire de la consommation en Turquie, du profil et des tendances générales du consommateur turc ?

La Turquie était un pays sur la route de la « consommation », les célèbres routes de la soie et des épices. La rareté des marchandises et les prix élevés ont été jugés comme une faiblesse de l'autorité de l'État. Pour cette raison, durant la période ottomane, les importations avaient été encouragées alors que les exportations étaient limitées. Étant donné qu'à part quelques fleuves réguliers, les cours d'eau d'Anatolie n'étaient guère navigables, la logistique des mouvements de production et de consommation dans l'empire étaient plutôt assurée par voie maritime. Mais vers la fin du XVIII^e siècle et durant tout le XIX^e siècle, des « actions de piraterie » qui se déroulaient jusque dans la mer de Marmara ont été observées. C'est-à-dire que la voie maritime n'était pas toujours sûre non plus. Durant l'époque de Soliman

le Magnifique, les privilèges commerciaux accordés comme « des faveurs » pour protéger les Français contre leurs « ennemis européens » furent à l'origine d'un essor des importations puis se transformèrent en « capitulations » et il n'a été possible de se débarrasser de ces effets négatifs qu'avec la proclamation de la République. Le XIX^e siècle de l'Empire ottoman prend forme autour « de Beyoğlu et de Bab-ı Âli ». Beyoğlu est alors le centre de la consommation et Bab-ı Âli devient un centre de décision politique où les Anglais, les Français et les Allemands qui don-

nent forme à cette consommation essaient de faire leurs places. Lorsque Beyoğlu est devenu un centre de consommation et de divertissement à l'occidentale, on a vu arriver en abondance toutes sortes de biens vers cet endroit d'Istanbul intra-muros. Et quand il ne fut plus possible de satisfaire les besoins dus à la folie consommatrice des bureaucrates et fonctionnaires de l'État ottoman qui était endetté jusqu'au cou, les chèques de salaire des mois à venir commencèrent à être échangés auprès des banquiers de Galata. Cette consommation démesurée a ensuite été suivie de l'arrivée des nobles déçus venus de Russie, des princes, des pachas et autres arrivant d'Égypte. L'apparition, suite à la guerre de Crimée, de plus grandes facilités d'endettement, les transferts de fonds des organisations religieuses et de nombreuses institutions étrangères et l'accélération des mouvements immobiliers ont aussi joué un rôle prépondérant dans le développement d'une consommation souvent difficile à maîtriser. Les jeux de pouvoir des bureaucrates favorables aux Anglais, aux Français et aux Allemands et le financement des guerres et des émeutes avec leur consommation indexée sur l'endettement, ainsi que la construction de palais somptueux,

notamment celui de Dolmabahçe, ont fait s'accroître vertigineusement les dettes ottomanes. Pour pouvoir s'acquitter de ces dettes, vu les graves carences budgétaires, l'État a alors considéré comme ressources la vente des revenus futurs du pays. Les bureaucrates – souvent étrangers – de la direction des finances turques et les fonctionnaires locaux ont commencé

entre les citoyens et les fonctionnaires se sont fait sentir tout au long du XIX^e siècle. Et pendant ce temps-là, que consommait le citoyen ? Il récoltait pour faire son pain les épis à peine jaunissants avant qu'ils soient mûrs, mangeait des racines, des buissons avec ses animaux. Tandis que le Palais et sa bureaucratie faisaient importer des poêles en faïence qui répandaient la chaleur pendant 15 jours, le citoyen en était réduit à installer son habitation à l'intérieur de l'étable pour profiter de la chaleur animale car il ne trouvait rien pour se réchauffer. La République se mobilisa pour produire

« les trois blancs » (de la farine, du linge, du sucre)... Il devint alors évident qu'il n'était pas possible d'avoir une indépendance politique sans avoir d'indépendance économique. Ces problèmes de farine, de linge, de sucre ont même subsisté jusque dans les années 1950 et nombre de nous s'en souviennent. Remercions Dieu que le Plan Marshall soit arrivé à notre secours et que le lait en poudre, le fromage jaune et les pilules d'huile de poisson aient pu ainsi nous sauver la vie.

La mentalité capitaliste basée sur l'endettement, dirigée par les États-Unis, possède comme mot d'ordre « Ali Dibo » (faire dépouiller le pays par les amis, l'entourage) : les emprunts contractés dans le but de

« créer un millionnaire dans chaque quartier » se retrouvent partagés dans les adjudications et chaque quartier est en fait dépouillé par un « Ali Dibo » et son équipe. Dans le partage des revenus du pays, un cinquième de la population accapare deux tiers du revenu national et 80 % de la population en âge de voter choisit régulièrement que cette situation continue. Le citoyen dépense ses revenus des deux ou trois années à venir avec les cartes de crédit... Hier, en escomptait « les chèques de salaire », aujourd'hui alors que l'inflation est en dessous de 10 % et que les salaires des ouvriers, des fonctionnaires, des retraités et des paysans n'augmentent pas plus de 10 % « la carte de crédit » est un passeport pour la consommation avec un intérêt à 69 %. Bon appétit à ceux qui se régaler ! Ils savent que toutes ces « victimes de la carte de crédit » verront de toute façon l'Assemblée leur venir en aide en votant une loi ! Le consommateur turc est un consommateur ouvert aux nouveautés, mais le problème vient de ce qu'il n'est pas encore tout à fait formé à gérer « l'achat-plaisir ». La consommation avec la carte de crédit ne peut qu'accélérer une telle consommation. Un autre point qui influence négativement les modèles de consommation est certainement la passion pour « les produits mondiaux de marque ». Le désir de bénéficier des importateurs et des producteurs de ces marques ne peut que faire gonfler les prix qui se pratiquent en Turquie. De même, alors que les magasins « Au Printemps » sont des magasins pour la classe moyenne en France, leur version turque, ouverte sous le nom de « Bonjour Istanbul », pratiquait des prix destinés aux personnes disposant de revenus importants. Comme la qualité des produits n'était pas en rapport avec les prix, ce magasin a dû fermer ses portes quelque temps après. On ne peut pas amener les produits d'un pays qui a un revenu moyen annuel de dix à quinze mille euros, sur le marché d'un pays où le revenu moyen est de deux mille euros.

Propos recueillis par Dr. Hasan Latif, Maître de Conférence à l'Université de Sakarya

Actuellement en Turquie la carte de crédit est un passeport pour la consommation avec un intérêt à 69%.



Gönül Paksoy, alchimiste de la mode

Après de longues années passées en quête de tissus dans toute l'Anatolie, Gönül Paksoy les a assemblés, cousus, ornés, et a fait naître un nouveau style, élégant, majestueux, peut-être un brin suranné... Son secret réside dans l'origine de ces morceaux de tissu : l'époque dorée de l'Empire ottoman.



Gönül Paksoy

Lorsque l'on pénètre dans le magasin de Gönül Paksoy, en plein cœur de Teşvikiye, on ne sait si l'on se trouve dans un atelier de création ou dans un musée du vêtement. Il y a bien, pour nous rappeler que l'on se trouve dans une boutique de prêt-à-porter, de grandes glaces, un ou deux rayons de vêtements, quelques étagères sur lesquelles trônent des bijoux et des souliers comme tout droit

sortis d'un conte de fée... Mais il y a ces tissus. Cette veste majestueusement portée par le mannequin de présentation semble venue d'une autre époque. On n'ose la toucher. Ne parlons pas de la porter ! « Ce ne sont pas des vêtements toujours très faciles à porter, concède la styliste. Il ne sont pas tendance. Mais ils vont à certaines femmes, élégantes, cultivées, stylées, qui les portent à merveille... moi-même je porte très souvent mes créations. »

Les vêtements et accessoires créés par Gönül Paksoy sont faits à partir d'étoffes anciennes utilisées sous l'Empire ottoman. « la plupart datent des XVIII^e ou XIX^e siècles, précise la styliste. J'en ai de plus anciens dans ma collection, mais en faire des vêtements serait un sacrilège ! » De ces morceaux de tissu glanés dans toute la Turquie renaissent des vêtements d'inspiration ottomane, mais bien dans la mode actuelle. En bref, Gönül Paksoy fait du neuf avec du vieux... Mais

pas n'importe quel neuf : « J'aime ces tissus anciens pour leur qualité, leur couleur, leur beauté. Mais j'en crée aussi de nouveaux, inspirés de ces modèles. Comme je suis chimiste de formation, je mets au point des teintures naturelles à base de plantes, qui me permettent de retrouver des colorations uniques. »

Il y a en effet à peine plus de 15 ans que Gönül Paksoy a quitté son labo de chimie pour devenir créatrice de mode. Le goût du beau, sa collection d'étoffes ottomanes qui s'accumulait, sa thèse sur l'usage des plantes comme source de teinture naturelle, la chance... La styliste elle-même ne semble pas pouvoir s'expliquer pourquoi elle a pris le chemin de la mode. « Vous savez, en chimie il y a beaucoup de mathématiques, argumente-t-elle. Et dans le design aussi, il y a une part de mathématiques, avec bien sûr une part d'imagination, et une part de culture. »

La styliste insiste sur ce dernier

point : « chacune de ces pièces est un morceau de culture. Il y a toute une histoire derrière, une philosophie. » Pour cette raison, la styliste préfère les expositions aux défilés de mode pour présenter ses collections. Elles ont en effet fait le tour du monde, mais toujours dans des galeries ou des musées. « Certaines clientes se sont même mises à collectionner mes créations, qu'elles les portent ou les accrochent au mur, comme des tableaux », se réjouit Gönül Paksoy. Des créations de prix, si l'on en croit les barèmes annoncés par la styliste : « Entre 100 et 20 000 YTL ».

Boutique de Gönül Paksoy, Atiye Sokak no:1 Nişantaşı - İstanbul. Tél. 0 212 236 02 09



Paris franchit un pas de plus vers la géographie du Moyen-Orient



*Aykut Küçükaya

Le Moyen-Orient bout, le Moyen-Orient brûle... D'abord c'est l'Irak qui a été envahi ; ensuite c'est Israël qui a bombardé le Liban. Par ailleurs, l'Iran et la Syrie sont les pays qui sont visés...

Les nouvelles cartes du Moyen-Orient sont tracées à Washington. Le ministre des Affaires étrangères des États-Unis, Mme Condoleezza Rice apporte les explications suivantes : « Le temps du Nouvel Orient est venu » dit-elle.

C'est juste à ce moment-là que l'on assiste à des évolutions intéressantes en Méditerranée dans l'île de Chypre, qu'intéressent de près la Turquie. Tout d'abord, des milliers de soldats d'infanterie américains sont envoyés sur la base militaire anglaise de l'île. Par la suite, des soldats Gurka de la fameuse unité anglaise sont introduits dans la base. La coopération en Irak se poursuit également dans l'île avec toute son ampleur...

Et pendant ce temps, un pas étonnant est franchi de la part de Chypre... En effet,

la partie grecque de l'île est à la veille de la signature d'un accord de coopération militaire qui comprend à la fois le positionnement militaire et l'utilisation de la base dans l'île par la France qui est un pays important de l'UE. Cette évolution, que la France n'a pas démentie semble promettre de nouvelles crises dans la ligne Nicosie-Ankara-Paris.

L'accord auquel on annonce que la France est arrivée avec la partie grecque de l'île à la phase d'approbation n'est pas encore signé. Sa signature est prévue au courant du mois de septembre. Toutefois, certains renseignements filtrent dans la presse sur le contenu de l'accord. Le fond de l'accord contient le droit d'utilisation de la base aérienne Andréas Papandréou qui se trouve dans la ville de Baf. L'accord prévoit tout d'abord le positionnement des soldats français dans l'île. On précise que les Gardes nationaux

de la partie grecque recevront leur formation militaire en France. L'élément le plus critique est constitué par l'utilisation de la base aérienne pour des opérations militaires à destination du Moyen-Orient.

Le fait que la Grèce soit le seul pays ayant signé avec la partie grecque de l'île un tel accord jusqu'à présent montre le poids de la

France dans les prochaines années dans la Méditerranée. Il est vrai que la France veut pouvoir utiliser cette base du fait que cette dernière se situe non loin du Moyen-Orient. Paris veut jouer un rôle actif avec les États-

Unis et la Grande-Bretagne au Liban et au Moyen-Orient.

En revanche, les comptes de la partie grecque de l'île intéressent de très près Ankara. Les sources diplomatiques attirent l'attention sur le fait que la partie grecque de l'île est en attente de devenir membre de l'OTAN par le biais de l'UE. La par-



tie grecque de l'île projette de constituer ainsi un bloc contre la Turquie dans l'UE. La Turquie oppose son veto au désir des Grecs de l'île de participer à l'OTAN. Étant donné que la Turquie ne reconnaît pas officiellement l'administration de la partie grecque de l'île, Ankara utilise son droit du veto. Si le « Protocole annexe » est signé, la Turquie ne fera pas usage de son veto devant l'assemblée de l'OTAN. Mais la partie grecque de l'île souhaite surmonter cet obstacle en s'assurant l'appui de la France grâce à cet accord militaire. Cette situation inquiète Ankara pour qui cet accord ne pourra qu'influencer négativement le processus d'intégration de la Turquie à l'UE. Bref, ce pas de la partie grecque de l'île ne satisfait nullement Ankara qui poursuit ses contacts avec les autorités françaises pour que cet accord ne soit pas signé. Pour les autorités turques, plus que l'adhésion de la Turquie à l'UE, la conclusion de cet accord pourra mettre en péril la résolution des problèmes sur l'île de Chypre.

*Aykut Küçükaya, journaliste au quotidien Cumhuriyet

Vers les élections présidentielles de 2007 en France



*Olivier Buirette

Le rôle de l'historien est de prendre toujours quelque distance avec l'actualité immédiate ; toutefois, il est manifeste que nous traversons une période troublée. On ne peut sans doute pas parler de déclin, mais

plutôt de transition, même si celle-ci a lieu dans des convulsions parfois pénibles. Et pourtant, une équipe de football composée de joueurs que l'on disait usés, vieux, fatigués, que sais-je encore... a eu l'occasion de montrer au monde que rien n'est jamais perdu, que la fatalité n'existe pas, que l'on peut toujours trouver en soi les ressorts nécessaires et arriver à changer un destin contraire.

Nous sommes actuellement au terme des deux mandats de Jacques Chirac dans une atmosphère incontestable d'usure du pouvoir, et c'est bien normal ; rappelons-nous la fin des 14 ans de pouvoir de François Mitterrand en 1995, il y a déjà 11 ans. La campagne pour la présidentielle est déjà partiellement commencée, entre ceux qui semblent être des revenants de 2002, avec l'hypothétique candidature de Lionel Jospin ou, peut-être, pourquoi pas, celle pour un troisième mandat du président Chirac ? On peut voir, cependant, émerger des éléments nouveaux.

Les militants du Parti socialiste devront, cet automne, par leur vote, choisir le candidat ou la candidate qu'ils présenteront à la présidentielle de 2007. Parmi les personnalités connues, domine une femme : Ségolène Royal. Que n'a-t-on pas entendu sur cette candidature depuis quelques mois, le ton étant tantôt admiratif, tantôt moqueur, railleur ou indifférent. Une chose est certaine : elle déchaîne les passions. Il est cependant évident qu'à plus de dix mois de ce grand rendez-vous, il est difficile de faire des pronostics et de savoir si, comme le laissent prévoir les sondages, nous assisterons à un duel entre le candidat probable de la droite – Nicolas Sarkozy – et celui

(ou celle) du PS. Par-delà les polémiques actuelles, il faut reconnaître que cette candidature a quelque chose d'historique ; en effet, l'histoire de la politique en France nous montre un paysage plus que masculin et plutôt dominé par une classe d'âge assez avancée. Les Français ont toujours voté pour des hommes âgés auréolés par un certain prestige : le général de Gaulle, nimbé de sa gloire de 1940 et restaurateur de la stabilité en France en 1958, Georges Pompidou qui incarnait par bien des aspects la continuité de la politique du Général, Valéry Giscard-d'Estaing, certes le plus jeune à avoir été élu, mais qui représentait les milieux de la droite classique française et enfin François Mitterrand qui, bien que créant en 1981 un événement historique en ramenant la gauche au pouvoir, chose qui n'était pas arrivée depuis 1936, reste une personnalité qui ne détonne pas dans la lignée des personnages déjà évoqués. Enfin, Jacques Chirac, élu sur un véritable programme gaulliste en 1995 et réélu comme barrage républicain contre l'extrême droite en 2002, reste aussi dans cette continuité.

Avec Ségolène Royal, la France a peut-être l'occasion de conduire pour la première fois de son histoire, et comme d'autres pays commencent à le faire, une femme à la magistrature suprême. Mme Royal a choisi dès le départ un langage de communication nouveau avec, entre autres, un blog original et une utilisation particulière des médias. Si elle est blairiste, comme ses détracteurs l'ont dit, c'est peut-être parce qu'elle a développé une communication vis-à-vis des médias dans le même style que celle du Premier Ministre britannique dans ses multiples campagnes électorales. La vie politique française est, en tout cas, particulièrement chargée ces derniers temps, ne serait-ce que par la suite d'événements que le pays a traversé

ces derniers mois. Les forces profondes qui mènent l'histoire contemporaine et les sciences politiques voudraient sans doute qu'en avril-mai 2007, l'alternance reprenne ses droits et que donc, naturellement, ce que l'on nomme de manière commune, les « forces de progrès » reviennent aux affaires à ce moment-là. Cependant, la tâche sera rude tant l'inconnue du scrutin présidentiel résidera sans doute dans le vote protestataire qui, sans doute, ne se portera pas sur le Parti communiste mais plutôt sur des formations à gauche de la gauche, Ligue communiste révolutionnaire avec son jeune leader Olivier Besancenot ou encore Lutte ouvrière avec Arlette Laguiller, et de l'autre côté le Front national et sans doute le Mouvement pour la France de Philippe de Villiers. Autant de petits partis qui pourraient bien créer la surprise et surtout produire un effet qui bloquerait la mécanique de l'alternance démocratique normale d'une République d'âge mûr comme la France. Retour du spectre du 21 avril ? Peut-être, mais il ne faut pas le souhaiter pour notre pays qui a bien besoin d'un retour à une stabilité renouvelée au milieu d'un nouveau projet de société.

Dans ce contexte, les défis du futur ou de la future présidente seront sans doute vastes, si on

reste en effet dans le cadre d'une stricte alternance, et donc entre les programmes de Nicolas Sarkozy et de Ségolène Royal, les deux proposeront un nouveau contrat aux citoyens, un vaste projet d'adaptation de notre pays aux réalités de l'évolution d'un monde qui, quoi que l'on en dise, est de plus en plus globalisé. Celui qui l'emportera en 2007 sera sans doute celui qui inspirera le plus confiance aux électeurs, celui qui aura un projet qui répondra le mieux aux demandes de nos concitoyens. Enfin, il devra sans aucun doute s'inscrire dans une certaine modernité afin de recentrer la

L'histoire de la politique en France nous montre un paysage plus que masculin et plutôt dominé par une classe d'âge assez avancée.



Ségolène Royal

position de la France dans une construction européenne plutôt en panne depuis le rejet du traité constitutionnel en 2005. Il lui faudra aussi repositionner la France dans le concert des nations, notamment face aux soubresauts que traversent les relations internationales depuis le 11 septembre, depuis la politique unilatérale menée par les États-Unis dans la guerre contre le terrorisme. Enfin, et ce n'est pas le moindre des défis, les enjeux intérieurs seront capitaux, en passant par la nécessaire relance économique, par la lutte contre le chômage, la misère et la précarisation, mais aussi tout simplement en tentant de rétablir le lien entre le citoyen et la cité, entre l'homme et la chose publique.

En ce mois d'août 2006, lequel des candidats déclarés sera le plus à même de réaliser ces objectifs ? Sans doute celui qui trouvera la clef d'un langage de réconciliation entre les politiques et leurs électeurs. Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal ont pris deux chemins différents pour répondre à ce défi ; souhaitons-leur, à l'un comme à l'autre, bonne route, bonne chance et que le meilleur gagne !

*Dr. Olivier Buirette, Historien à l'Université de Sorbonne Nouvelle – Paris III

La Turquie : le nouvel eldorado de l'assurance ?

Nous avons demandé à l'une des figures incontournables de l'assurance en Turquie, Nolwenn Allano, par ailleurs Directeur Général du courtier Gras Savoye, de s'exprimer sur l'engouement récemment suscité par son secteur.



Nolwenn Allano

Le secteur de l'assurance a récemment accueilli un volume sans précédent d'investissements étrangers, essentiellement européens. De nouvelles enseignes, pour les moins prestigieuses, telles que Groupama ou Fortis Emeklilik par exemple, ont pris une place significative dans le paysage de l'assurance Turque; de nouveaux acteurs préparent également leur entrée sur ce même marché. Enfin, la prime d'assurance moyenne par habitant est passée de 25 USD à plus de 80 USD en cinq ans seulement, soit une tendance de 64 % de hausse moyenne annuelle !

Néanmoins, bien que le marché de l'assurance en Turquie enregistre cette forte croissance, il n'en est pas moins vrai que sa taille reste de nature modeste, représentant, par exemple, moins de 3% du marché français en termes de primes encaissées.

Cela étant, les investisseurs ne s'y trompent à priori pas : ils apprécient et anticipent les effets de levier suivants :

- Le développement du secteur bancaire et du crédit immobilier : d'aucuns anticipent ces crédits immobiliers représenteront 12% du PIB (contre 3.2% aujourd'hui) dans les prochaines années. Or le pouvoir de prescription des banques en Turquie étant l'un des plus élevés d'Europe, il y a fort à parier que la Bancassurance, et en particulier les produits Vie de type 'assurance emprunteur', sont appelés à se développer à un rythme tout aussi soutenu.

Il convient de rappeler que les réseaux bancaires en Europe ont un rôle dominant dans la distribution des produits Vie Capitalisation. 62% de ces primes en France proviennent de ce réseau. Reste que deux obstacles majeurs doivent être habilement surmontés par les nouveaux entrants : à ce jour, la majorité de leur portefeuille provient de leur réseau d'Agents Généraux qui voient d'un mauvais œil le développement d'un réseau alternatif comme la Bancassurance. Il appartiendra donc aux nouveaux entrants de développer des produits innovants, collant aux besoins des consommateurs. D'autre part, la plupart des groupes bancaires ont déjà un partenariat exclusif avec un assureur souvent captif et il sera délicat de s'insérer dans le panorama, du moins pour le moment, en attendant une plus large privatisation des banques.

- L'expansion des investissements Turcs

dans le bassin méditerranéen ; la Turquie est l'un des rares pays dans la région, et même peut être le seul, à disposer d'une économie industrielle aussi forte et 'exportable'; c'est ce qui explique la présence grandissante des sociétés Turques à l'étranger, principalement dans le secteur de la construction et de l'électroménager.

En Europe, nous sommes ainsi plusieurs millions à utiliser sans le savoir des téléviseurs fabriqués en Turquie, et commercialisés sous différents noms comme par exemple Blue Sky. Les investissements Turcs à l'étranger seraient de l'ordre de

10 milliards de dollars. Sur ce total, la part de cet investissement à destination de la France est encore faible, mais il se développe progressivement et nous citerons comme exemple la récente reprise de l'entreprise française de verrerie Duralex. Dans le secteur de l'assurance, les nouveaux entrants offrent à leurs assurés locaux la présence internationale qui leur manquait et l'expertise dans le montage de programmes internationaux.

- Une discipline de marché, garant d'un environnement de saine concurrence. A ce jour, seulement quelques compagnies d'assurance Turques souscrivent en dehors des équilibres techniques, se mettant dans une situation de fragilité accrue, vis à vis de leurs assurés et des entreprises ayant une approche plus professionnelle. Pour

se développer efficacement, les acteurs de l'assurance devront se concerter et opérer en lobby pour exiger de leur autorité de tutelle que le secteur s'aligne sur la réglementation européenne, à savoir :

a) Donner davantage de moyens et de pouvoir à l'organe de régulation et de supervision actuel, voire même à lui donner une certaine indépendance.

b) Exiger des compagnies d'assurance, de rating par un organisme indépendant et certifié du type S&P, afin d'introduire dans le secteur plus de transparence concernant la solidité financière des sociétés.

c) Rendre les agents généraux responsables financièrement de leur portefeuille, ce qui les incitera à constituer des portefeuilles rentables pour les compagnies d'assurance.

A supposer que l'économie turque soit bel et bien sortie de son cycle 'crise-croissance', le succès des nouveaux entrants dépendra essentiellement de leur capacité à communiquer auprès de leur réseau de distribution et de leur capacité à développer des produits associés au développement de secteurs économiques en croissance tels que la Banque, la Grande Distribution ou les Télécoms.

On peut d'ores et déjà anticiper que les prochains investissements se concentreront sur l'assurance vie, en provenance de compagnies d'assurances indirectement intéressées au rachat de groupes bancaires Turcs ou de compagnies récemment arrivées en Turquie par la porte du 'Non-Vie'.

Propos recueillis par Bilge Demirkazan, journaliste

Le marché de l'assurance en Turquie enregistre une forte croissance, il n'en est pas moins vrai que sa taille reste de nature modeste.

Architecture • Arts • Bâtiment • Chimie • Décoration • Électricité • Électronique • Énergie
Industrie et Techniques • Information générale • Informatique • Jeunesse • Lettres • Loisirs
Philosophie • Presse féminine • Religion • Sciences agricoles • Sciences économiques •
Sciences naturelles • Sciences physiques • Sciences politiques • Sciences sociales



Histoire •
Organisation •
Linguistiques •
Publics •

Plus de 4000 titres disponibles

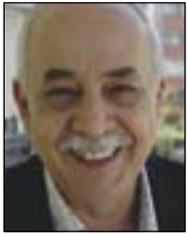
www.unipresse.com

Des abonnements
à des prix préférentiels
pour les adhérents des C.C.I.F.E.



André Jean Bichot, Représentant en Turquie - ANKA İthalat, İhracat ve Yatırım Danışmanlığı Ltd. Şti
Siraselviler Caddesi Sim Apartmanı No:58/6 Taksim İstanbul Tel: 0 212 249 88 22 GSM: 0 533 818 22 20 E-mail: anka11@ttnet.net.tr

Les choix catastrophiques des sélectionneurs !



*Kemal Belgin

Dans l'article que j'avais écrit avant le début de la Coupe du Monde, j'avais dit que la route était ouverte pour une finale Brésil-Argentine. Pour arriver à ce jugement, j'avais pris en considération les hasards du calendrier et une donnée footballistique. C'était quoi cette donnée ? Pour la première fois dans l'histoire, la quasi-totalité des joueurs de l'équipe du Brésil jouaient dans les ligues européennes. Chez les Argentins, la situation n'était pas très différente, même si la dernière équipe d'Argentine n'était pas comme je l'attendais, c'est-à-dire complètement européenne. Quoi qu'il en soit, leurs joueurs importants étaient dans cette situation. Alors, comment cela se fait-il que contrairement à mes suppositions l'Italie et la France ont joué la finale ? Ou bien comment l'Allemagne et le Portugal se sont-ils rencontrés pour la troisième et la quatrième place ? La directrice de la rédaction de notre journal Mme Sadège, aurait dit « Monsieur Kemal s'est trompé ». Elle a raison. Et j'ai été obligé de faire l'introduction ci-dessus particulièrement pour elle. Venons-en à la question essentielle : pour-



quoi la finale que tout le monde attendait ne s'est-elle pas réalisée ?... Dans le football, et en particulier dans le football actuel, les influences négatives ou bien positives des entraîneurs comptent pour plus de 50 %. Alors que dans les années passées, c'est-à-dire avant l'apparition du système actuel et le troisième changement de joueur, leur influence ne dépassait pas 15 %. Laissons cela de côté pour le moment... Partant de là, regardons les choix catastrophiques des sélectionneurs de la coupe... Le sélectionneur de l'Argentine, Pekerman, après avoir mené un à zéro devant l'Allemagne, a élargi au maximum les espaces de défense de son adversaire et ne s'est même

pas aperçu qu'il avait pris un risque pour sauver le match. Si, pendant ce processus il avait pris quelqu'un comme Messi ou Saviola qui portent beaucoup le ballon et effacent des joueurs, il pouvait amener le score facilement à 2 ou 3 buts de différence. Et le sélectionneur de l'Angleterre, Ericksson, en faisant de Rooney le dernier homme, a permis à l'adversaire de ne pas

trop se soucier de l'espace entre son milieu de terrain et son espace de défense, a « passivisé », énervé Rooney et causé son départ du jeu. Et que peut-on dire de Van Basten ? En s'entêtant avec Van Nistelrooy, il ne s'est même pas aperçu que les Pays-Bas n'étaient plus dans le jeu. Et l'entraîneur du

Brésil, Parreira, n'a pas compris qu'on ne pouvait pas réussir les matchs difficiles avec Cafu et Roberto Carlos et que le système de jeu qui laisse chaque côté à un seul joueur ne pouvait préparer que l'effondrement de l'équipe avec des joueurs de 35 ans. Et, dans le dernier match contre la France, il a fêté le retour de Zidane en constituant un milieu de terrain incorrect. Et le sélectionneur du Portugal, Scolari, en faisant

jouer une statue comme Paulista durant toute la coupe et en laissant de côté un joueur rapide comme Nuno Gomes a peut être privé le pays de jouer la première finale de son histoire. Et surtout, le fait qu'il ait laissé Ronaldo en position d'homme le plus avancé pendant plus d'une demi-heure durant les deux derniers matchs était pour ainsi dire un assassinat footballistique.



Ce sont là les actes remarquables ou bien les plus spectaculaires des sélectionneurs des équipes appréciées mondialement. Par contre, l'Italie, avec Marcello Lippi, a fait des changements de joueurs incroyablement judicieux ; lorsque les matchs devenaient difficiles, il a assuré son milieu de terrain en jouant avec un seul avant-centre. Il a très bien construit les côtés et le centre de la défense et il a très bien choisi ses libéros avancés qui étaient Gattuso et Perlo. On peut presque dire qu'il n'a fait aucune faute. Si Del Piero était avec les sélectionneurs que j'ai cités plus haut, ils l'auraient fait jouer pendant 90 minutes et auraient pour ainsi dire saboté leur équipe. Mais Lippi ne l'a pas fait ainsi. Et le sélectionneur français, Domenech, a fait souvent l'erreur de faire sortir du jeu Ribery qui augmentait la vitesse de l'équipe, qui portait son équipe sur le terrain adverse avant que l'adversaire prépare l'organisation de sa défense. Mais il a été néanmoins un des sélectionneurs qui ont fait le moins de fautes.

En bref, cette Coupe du Monde a été celle des scandales techniques des équipes importantes, des sélectionneurs importants. Et, bien sûr, de ce fait, la finale Brésil-Argentine n'a pas eu lieu...

* Kemal Belgin, Journaliste et Enseignant à l'Université de Marmara

Qu'a changé la Coupe du Monde 2006 ?



*Gündüz Tekin Onay

Ce qui reste de cette Coupe du Monde :

- A. Déception (Brésil-Argentine-États-Unis)
- B. Tendance ascendante (France, Italie, Allemagne, Portugal)

Si nous prenons en considération les 21 joueurs du Brésil et les 18 joueurs de l'Argentine qui jouent en Europe, nous pouvons dire que les footballeurs européens ont conclu les matchs en sauvant l'honneur dans cette coupe. Une analyse plus détaillée de la Coupe 2006 permet de dégager certains résultats positifs.

Analyse de la Coupe du Monde 2006

• Attaque

- Les joueurs qui dribblent bien dans la Coupe du Monde sont au premier plan. Nous ne pouvons pas renoncer à ce type de joueurs.
- Les joueurs qui dribblent bien créent également des surfaces libres pour leurs camarades d'équipe.
- Un rythme élevé est nécessaire lors de la réalisation des dribbles.
- Les sorties de la défense à l'attaque se font très rapidement. Les changements de cadence et de rythme dans ces sorties étant très importants, on a besoin de joueurs possédant une technique supérieure de ma-

niement du ballon pour les réaliser d'une façon convenable et satisfaisante. D'autre part, le choix de types de passes joue également un grand rôle dans les sorties d'attaques.

- Les deux joueurs qui s'entendent bien ont développé des combinaisons satisfaisantes dans les changements d'aile du jeu. (Lahm-Swansteiger)

- Le pourcentage de shoots tirés de loin : 23%. Le pourcentage précédent était de 13%. L'augmentation est d'environ 100%.

- Le pourcentage d'orientation des centres effectués à destination des joueurs de grande taille et les tirs au but par les troisièmes joueurs a été élevé.

• Défense

- Les équipes dont les défenseurs sont créatifs et qui réalisent des tâches en extra ont davantage réussi.

- Il n'y a presque pas d'attaque et de pressing. Au lieu de cela, on fait le pressing du milieu centre en s'appuyant sur l'arrière.



- L'équipe qui perd le ballon passe derrière le ballon avec le plus de joueurs possible.

- L'adversaire doit être coincé par au moins deux personnes (parfois trois, quatre) pendant que l'un attire l'attention de l'adversaire, l'autre s'empare du ballon.

- Durant le match, le milieu de la défense (le centre) reste occupé.

- Il a été constaté qu'un bon nombre d'équipes utilisent deux avants-libéros.

- Vu que la défense est devenue primordiale, cette Coupe du Monde est celle où l'on a marqué le moins de buts depuis 1990.

- Le nombre de buts marqués sur contre-attaque a été très faible.

- L'adresse des défenseurs dans le jeu du ballon était satisfaisante.

Pour que le football soit meilleur à l'avenir, il faut ;
- développer le football d'attaque,



- donner davantage d'importance aux attaques latérales,

- que les duos de partenaires se multiplient pour que les prises de ballons à l'adversaire et les combinaisons se développent,

- que les gardiens de but soient continuellement dans le jeu,

- développer davantage l'esprit de camaraderie,

- jouer économiquement,

- que chaque joueur soit à tout moment dans le jeu,

- qu'il y ait une constance dans la discipline de jeu.

Gündüz Tekin Onay est Président de la Fédération turque de football, chargé de la recherche, de la programmation et de la formation.

Dijon : un joyau architectural et de prestigieux vignobles

Héritière d'un patrimoine architectural exceptionnel, la ville de Dijon compte de très nombreux monuments classés. Ainsi, vous y trouverez de nombreux hôtels particuliers et maisons à colombages magnifiquement restaurés, des musées et de nombreux édifices publics et églises. Pendant plus d'un siècle, Dijon a été la capitale des Ducs de Bourgogne (1363-1477), une puissance territoriale et économique gouvernée par quatre générations de ducs fastueux et orgueilleux dont la ville conserve de magnifiques et éloquentes traces. Constituant une menace permanente pour le royaume de France, en 1477, le Roi Louis XI a rattaché ce prestigieux duché à la couronne de France.

Le Palais des ducs et des États de Bourgogne,

Aucœur de la ville ancienne, vous pouvez

visiter ce palais accueillant aujourd'hui l'hôtel de ville et le musée des Beaux-Arts. Du haut de la Tour Philippe le Bon, vous aurez une vue imprenable sur les toits de tuiles et « les cent clochers » de la vieille ville alentour.

Le quartier pittoresque de Notre-Dame

Derrière le palais ducal, situées dans une zone piétonne, ses rues anciennes offrent de très beaux exemples d'hôtels particuliers et de maisons à pans de bois. La rue Verrerie, unique en son genre, bordée de chaque côté par des maisons historiques, abrite une activité commerciale importante avec ses boutiques d'antiquaires, de vêtements... Vous pouvez admirer ensuite la belle église gothique Notre-Dame dont la façade hérissée depuis 1881 de fausses gargouilles ne manque pas d'originalité.

Place du Bareuzai

C'est un lieu très vivant avec ses nombreuses terrasses de cafés très fréquentées les jours de grand soleil, de multiples animations de rues, des concerts, ...

À la découverte du vignoble

Dijon est la porte d'entrée du prestigieux vignoble de la Côte de Nuits qui regroupe la presque totalité des Grands Crus rouges de Bourgogne. Le prestige de ses vins ont fait de cette Côte un lieu de renommée internationale. Surnommée « Les Champs-Élysées de Bourgogne », elle étend ses vignes de pourpre et d'or sur une étroite bande de coteau.

Les vendanges ont lieu chaque année à l'automne, généralement vers la fin du mois de septembre, et durent une dizaine de jours.



Crédits photos: Office de Tourisme de Dijon



La voile en Méditerranée et l'histoire



*Sühendan İlal

Les courses à la voile en Méditerranée, très disputées cet été, m'ont rappelé Djem (Cem Sultan) qui mit à la voile pour Rhodes un certain mois de juillet avec le galion de Pierre d'Aubusson, un des Chevaliers de Rhodes, et prit le large à destination de la Méditerranée en 1482. Mais ce voyage effectué au XV^e siècle fut un voyage sans retour. Les intentions de Djem de retourner sur les terres ottomanes, de devenir padischah et de gouverner le pays sont restées un rêve.

Mehmed II (Fatih Sultan Mehmet), qui conquiert Constantinople tout jeune après l'hégémonie byzantine qui avait duré mille ans avait trois fils. Mustafa était mort en très bas âge. Bayezid II, l'aîné, était le préfet d'Amasya tandis que le cadet, Djem, était le préfet de Konya. Mehmet II était parti faire campagne en Egypte en 1481, mais est mort de maladie à Gebze. Le Sadrazam Mehmed Pacha en a alors fait informer les deux princes. Mais l'informateur qui avait été envoyé à Djem a été tué en chemin. Le fait que l'information ait atteint tardivement

Djem a entraîné le couronnement de Bayezid II. Djem, indigné par cette injustice rassembla alors une armée et partit s'installer à Bursa pour y régner un certain temps. Mais son frère aîné et son armée furent victorieux de ses troupes. Djem s'enfuit d'abord au Caire et par la suite, il demanda le droit d'asile auprès des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem étaient constitués de familles catholiques nobles d'Europe et faisaient de grands efforts pour préserver et faire vivre les traditions chrétiennes contre les Ottomans. Le 30 juillet 1482, ils accueillirent Djem à Rhodes avec les égards dus à un hôte de marque, mais en réalité, il devenait otage. En effet, Pierre d'Aubusson, à l'époque grand maître des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, négocia avec Bayezid II la détention de son frère Djem contre la somme de 40 000 ducats. Djem était un prince très cultivé, un bon écrivain et un poète de qualité. Malgré tout, il entretenait en lui le désir inextinguible de retourner dans son pays et de prendre la tête de l'État. Durant cette période, les pays européens redoublaient d'efforts pour accueillir Djem. La France, Venise, la Hongrie et l'Allemagne firent des pro-

positions attrayantes. Djem, conscient de ces demandes, entretenait une correspondance pour obtenir de l'aide. Après 6 ans et demi de détention, commença pour Djem une deuxième vie de prisonnier lorsqu'il fut remis au Pape. Lors de son arrivée à Rome, au Palais du Vatican le 14 mars 1489, le sultan, accueilli avec cérémonie par le Pape Innocent VIII, lui fit savoir qu'il voulait désormais retourner au Caire pour y vivre avec sa famille. Mais le Pape fit connaître ses intentions en lui demandant de changer de religion pour diriger une armée croisée qui irait reprendre Constantinople aux Ottomans, évitant la progression des Turcs vers l'Europe. Djem annonça qu'il ne renierait jamais sa religion et qu'il était contre une telle armée croisée.

Alexandre VI Borgia, successeur du Pape Innocent VIII mort en 1492, a alors livré Djem aux Français par un accord conclu avec le roi de France Charles VIII. Les Français, accompagnés de Djem, sont partis en campagne pour Naples. Lors de la chute de Naples, Djem tomba malade. Il a quitté ce monde, le 25 février 1495, à l'âge de 35 ans, après une vie d'exil qui aura duré 13 ans. Sa dépouille fut rapportée 4 ans plus tard à Bursa.

C'était l'histoire tragique de Djem, Cem Sultan, aussi appelé en Occident « Zizim »... Ceux qui ont participé aux courses à la voile de Cannes à Istanbul ont-ils par hasard songé à cette histoire en traversant la Méditerranée ? Je voudrais bien le savoir...

*Dr. Sühendan İlal
Maître de Conférence à l'Université de Beykent



La flotte l'Ordre de Rhodes ramène Zizime: une chaloupe est envoyée chercher Djem sur le rivage anatolien (Imprimerie de la Société turque d'histoire - Ankara, 1997).



Brian O'Neill : portrait d'un artiste au croisement des cultures

Un artiste multidimensionnel non seulement sur le plan artistique mais au sens géographique : Brian O'Neill est un artiste américain d'origine irlandaise qui vit en Turquie, tout en rêvant de construire un jour sa maison en Inde ; un sculpteur qui ne renonce jamais à la peinture et un esprit vagabond qui crée sa propre géographie sensorielle au-delà des frontières.



*Özge Erbek

À une jeunesse engagée et assez agitée à la « fac », au milieu des événements de 1968, dans le département d'art de l'Université de Berkeley, succède une dizaine d'années marquées par des expositions ouvertes à New York et traversées par diverses difficultés économiques. Il s'agit peut-être des seules périodes stables de la vie de Brian O'Neill. Plus tard, son intérêt pour les couleurs, la lumière et les gens, tout comme cette force inexplicable, cette pulsion inconnue derrière la créativité artistique, l'entraîne à faire le tour du monde, ainsi que dans des voyages interminables qui durent depuis dix-huit ans sur les chemins de la Turquie et de l'Inde pour finalement s'installer en Turquie, voire même s'y enraciner, ne serait-ce que provisoirement. Aujourd'hui, il semble y avoir trouvé l'endroit idéal où pratiquer son art et où vivre.



Certains pourront voir chez lui le portrait parfait d'un artiste marginal, d'un « outsider », au sens où Colin Wilson l'abordait dans son célèbre livre du même titre, et d'un anticonformiste. « On était en fait plutôt à la périphérie de la ville de New York, parce qu'on était des artistes expulsés dont les noms n'étaient pas écrits sur les boutons de sonnette des portes » explique Brian O'Neill. Il en porte, d'ailleurs, toutes les qualités : esprit libre, créativité franche, recherche de l'émerveillement au-delà du quotidien, choix marginaux. C'est également l'une des raisons qui n'encourage pas Brian O'Neill à retourner aux États-Unis

puisque le statut d'artiste même, y est en quelque sorte dédaigné, l'artiste étant pris pour un marginal, voire un exclu dans la mesure où il n'appartient pas au réseau actuel qui, aux yeux de Brian, est devenu un monde de « fashion ». Loin du poids des galeries et des pseudo-artistes de ce monde, Istanbul s'avère être pour lui un abri, un lieu de refuge ainsi que d'épanouissement et de liberté. Il est satisfait de vivre dans cette ville qui l'accueille, qui lui permet de vivre et de créer ; lorsqu'il compare la compétitivité du milieu artistique new-yorkais, qu'il estime insupportable, à celui d'Istanbul, les artistes turcs lui semblent plus aimables et l'atmosphère culturelle en général, plus ouverte et familière. « En tant qu'Américain, en tant qu'artiste étranger, je n'y ai pas vraiment connu de difficultés. Toutes les portes s'ouvrent ; je ne sais pas exactement si c'est le fait d'être un Américain, un étranger ou un artiste...quelquefois cela peut être l'un ou bien le tout en même temps, ça dépend. Mais ça aide et ça ne fait de tort à personne. » L'attitude positive envers les artistes ne semble plus le surprendre puisque les années passées en Turquie, qu'il définit, non sans ironie, comme une société tolérante comparée à la société américaine, l'ont convaincu que dans ce pays où l'argent peut être remplacé par la parole, tout est possible.

Contrairement à l'opinion générale selon laquelle la langue serait le problème le plus frustrant pour un étranger, ce manque de communication « ordinaire » permet à O'Neill de s'investir dans une expérience plus intense, plus profonde, de vivre Istanbul en tant qu'expérience visuelle et de focaliser son énergie sur la création. Solitude et isolement sont d'ailleurs deux des critères indispensables à ses yeux pour la créativité artistique, d'autant plus que cela crée une distance vis-à-vis de la culture environnante. « [...] parce que mes idées sur l'art ont à voir avec la trajectoire du soufisme et les illuminations spirituelles qui ne se produisent que lorsque tu es seul. Ni en groupe, ni avec deux personnes, mais seulement dans la solitude. Chaque artiste vous le dira : l'écrivain écrit seul, le musicien compose seul ou le peintre dessine seul. Ce sont des choses que l'on vit seul. »



C'est justement ce qu'il reproche aux artistes turcs : de ne pas assez sortir de leur culture contraignante et d'y rester trop ancrés. « Tous les artistes doivent quitter leur culture, ils

ont besoin de la quitter, de la laisser et de s'immerger dans une autre. Ainsi, ils peuvent voir leur propre culture avec du recul. » Pourtant, d'autre part, il trouve les artistes américains fermés aux innovations, repliés sur eux-mêmes et ne se sentant pas partie intégrante de leur culture. L'idée de voyage s'impose, dès lors, comme quasiment une nécessité parce que « ni américain, ni turc, l'art doit être universel » et il ne pourra l'être qu'en étant dépouillé de sa paroi culturelle.



Sa vie est donc en elle-même une résistance, un positionnement contestataire, une protestation contre le conformisme et l'ordinaire. Du coup, il crée des œuvres particulièrement surprenantes aux formes novatrices et libres, sans hésiter à mélanger différents styles tels que le gothique ou l'oriental entre autres et d'utiliser des matériaux inhabituels pour ses sculptures abstraites, comme la combinaison conflictuelle du fer et de la soie dans sa dernière exposition « Kabuk-i şeyler ». Tantôt les choix obliques des formes, tantôt la liberté de ces formes et de leur configuration spatiale décentrée, évitent tout élément de « bord ». Ses objets et ses espaces sont flexibles, renforçant ainsi l'impression d'un mouvement perpétuel. Inspirés de la nature et réalisés grâce aux nouveaux matériaux du monde technologique et aux ingénieurs, ils présentent, re-



présentent pourtant tout ce qui provient de la face cachée des sentiments et touchent intuitivement au monde sensoriel.

À part les appuis mystiques de son art, s'il est question d'inspiration, le rôle de la géographie n'est pas non plus à négliger ; la beauté physique de la ville l'emporte sur l'influence de l'environnement culturel. Son travail étant basé sur l'espace, la couleur et la lumière, le bleu turquoise du Bosphore ou de la Méditerranée, la vue des nuages et du ciel, tout en Istanbul le fascine. « C'est une grande culture, âgée de milliers d'années, une culture byzantine, turque, méditerranéenne... C'est une culture vraiment très belle, beaucoup plus belle physiquement que New York, avec plus de lumière, plus d'air, et plus expressive que d'autres grandes villes. » Il n'est pas surprenant que son endroit préféré soit Persemb Pazari, où toute une diversité de matériaux exposés dehors lui procure une réjouissance visuelle, indispensable pour sa propre réflexion artistique. « Il n'y a aucun endroit aux États-Unis où des choses tellement différentes sont visibles. Or, l'artiste dépend du « voir », ajoute-t-il.

* Chercheur



Maison coloniale : bois nobles, couleurs chaudes et exotisme du design

Le magasin de mobilier intérieur Maison coloniale a ouvert ses portes à Istanbul le 15 décembre dernier. Il présente, sur une surface de 400 m² répartie sur deux étages, des meubles, canapés, luminaires, miroirs et autres accessoires de la maison mis au point par un bataillon de créateurs à Paris. « Tous nos modèles – exclusifs – sont très marqués par l'inspiration extrême-orientale », explique Erik Bernard, propriétaire du magasin. Bois nobles et couleurs chaudes composent une atmosphère relaxante et confortable, rehaussée par l'exotisme du design. Le style colonial, plutôt massif, est là réadapté aux goûts européens et aux intérieurs citadins. Les modèles sont présentés par thème, ou plutôt par région, recréant l'ambiance du pays d'inspiration des modèles. « La particularité de nos meubles, c'est qu'en plus d'adopter l'ambiance d'un pays, ils sont fabriqués sur place, souligne Erik Bernard. Maison coloniale a des ateliers en Chine, en Indonésie, en Inde... » Les détails et les finitions

des meubles renvoient une image de robustesse et de qualité. « Nos meubles sont très stylés, renchérit Erik Bernard, mais ils restent accessibles à un prix abordable. »

La marque fournit en effet 95 magasins, répartis dans 13 pays, ce qui lui permet de réaliser de grosses économies d'échelle.

Les prix pratiqués sont d'ailleurs les mêmes que dans la maison mère, en France. « C'est un aspect important car, souvent, les gens craignent que les produits vendus par une marque prennent une plus-value en s'exportant. Chez nous, ce n'est pas le cas », précise

le propriétaire du magasin.

Premier à proposer des meubles de ce style en Turquie, Erik Bernard a déjà constaté un intérêt croissant : « Il y a quelques semaines, il y a même un client qui est venu directement de l'aéroport au magasin, et qui a meublé entièrement sa résidence secondaire... » Erik Bernard, lui, projette déjà de développer ses magasins sur tout le territoire.



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

À l'Orange d'Or 2006, l'émotion est à son comble



Le Festival de Cinéma l'Orange d'Or d'Antalya, qui est un des festivals nationaux les plus anciens d'Europe, est passé d'une manifestation « nationale » au statut de festival « international » avec l'arrivée du Festival International de Film d'Eurasie. De cette façon, il a gagné la particularité d'être un des rares festivals dans lesquels un festival « national » et un festival « international » sont organisés en même temps. L'Orange d'Or, qui contribue à faire un pont



entre les deux cultures, a pour objectif d'être une plate-forme dans laquelle les nouveaux réalisateurs et industriels du cinéma d'Asie et d'Europe qui ont attiré l'attention pourront s'ouvrir au monde.

L'Orange d'Or 2006, qui sera réalisé avec la collaboration de la Fondation de Culture et d'Art d'Antalya et la Fondation TÜRSAK, accueillera trois grandes organisations. Le 43^e Festival du Film l'Orange d'Or d'Antalya et le 2^e Festival International du Film d'Eurasie du 16 au 23 septembre 2006 ainsi que le 1^{er} marché du film d'Eurasie du 17 au 20 septembre 2006 seront organisés à l'hôtel Hillside Su.

L'Orange d'Or, qui a fait son entrée avec succès parmi les grandes manifestations internationales l'année dernière avec le 1^{er} Festival International de Film d'Eurasie a accueilli plus de 170 invités étrangers dont David Carradine, Peter O'Toole, Kim Ki Duk, John Irvin, Michael Madsen, Shane Black, Woody Harrelson, Matilda May et Kiera Chaplin, personnalités de premier rang du monde du cinéma.

Au sein du festival, dans une large palette qui s'étend de la France à l'Iran, de Singapour à la Chine, des États-Unis à la Russie, de l'Allemagne



et la Pologne jusqu'à la Turquie et les Républiques turcophones, 63 films locaux et 77 productions étrangères, soit au total 140 films viendront à la rencontre des spectateurs.



Le 14 juillet, à Istanbul



Le 14 juillet, le 217^e anniversaire de l'armement de la population de Paris en 1789 et la prise de la prison de Bastille considérée comme le symbole de l'oppression monarchique, c'est-à-dire les débuts de la Révolution française, a été fêté en France et dans toutes ses représentations dans le monde. Les célébrations à Istanbul ont été magnifiques. À la cérémonie traditionnelle organisée au Palais français de Beyoğlu, dont les maîtres de maison étaient le Consul général de France à Istanbul, Jean-Christophe Peaucelle, et son épouse Véronique, ont participé pas moins de mille personnes. Parmi les invités, on notait des noms importants du monde des affaires comme le propriétaire des boissons gazeuses Uludağ, également Consul honoraire de Bursa, Mehmet Erbak et son épouse, Turgay Kıran, Kasım Zoto, des artistes francophones comme l'écrivain Nedim Gürsel, les peintres Mehmet Güler-yüz, Bedri Baykam, le caricaturiste Tan Oral, Cemal Erez, des journalistes Ali Sirmen, Cengiz Aktar, le maire de Beyoğlu, Ahmet Misbah Demircan, Erkan Özarman, Bülent Akarcalı et notamment le Sénateur Jacques Blanc.



Du 29 juin au 30 octobre 2006, une exposition d'un ensemble de 59 photographies de Marilyn Monroe prises en 1962.

Musée Maillol

61, rue de Grenelle 75007 Paris

Tél. 01 42 22 59 58



Les pièces « Jeanne d'Arc » et « Atinalı Timon » seront à l'affiche du théâtre Oyun Atölyesi dès le mois d'octobre.

Doktor Esad Işık Cad. No:15 Moda Kadıköy

Tél: + 90 216 345 39 39

www.oyunatolyesi.com

 **ebrugrafik**

**DIX DOIGTS
DIX TALENTS**

PUBLICITE

PLASTIFICATION

CREATION GRAPHIQUE

IMPRESSION

WEB CREATION

WEB HOSTING

EDITION

IMPRESSION FILM

NUMERISATION

EPREUVE

WWW.EBRUGRAFIK.COM

TEL. +90 212 283 34 33

INFO@EBRUGRAFIK.COM

BOSCH Maxx 7

Lekeller

Ön Yıkama

Kolay Ütüleme

Hassas Durulama



Isı Ayarı °C

Kalan Süre

Sıkma Devri

Başlat Beklet

Sensitive

Sport/Fitness

Süper-Kısa

Mix

Boşaltma

Hassas Sıkma

Sıkma

İptal

Durulama

Beyazlar/Renkiler

Lekeller-Yoğun

Renkiler Eco

Hassas/İpek

Yünüler/Öz

Sentetikler

Sentetikler Özel



**Lavage
ultra-rapide
en
15 minutes**

Disposez-vous d'un quart d'heure? Oui, alors vos habitudes de lavage de linge vont se transformer à jamais. Le nouveau Maxx 7 lave votre linge en 15 minutes avec le programme le plus rapide au monde, laissant à vous le plaisir de profiter de journées toutes entières. Le nouveau Maxx, avec son programme ultra-rapide, vous attend pour remanier votre vie.



BOSCH

Des technologies pour la vie

* Ce programme est idéal pour linges peu sales, un maximum de 2 kgs est conseillé.